

# LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 15 au 21 avril : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1986.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 23 avril 1916.

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnements (en 1<sup>re</sup> ou du 15 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 50 fr. 6 Mois: 26 fr. 3 Mois: 15 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les mandats sont payables au porteur ou au cash.

« Le plus court résumé en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).  
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. Wagram 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS



RUE ST FERREOL. LA FOULE ACCLAME NOS ALLIÉS



UN COLONEL EN TÊTE DE SON RÉGIMENT



IVAN PAWLOWICH (X) LA MASCOTTE D'UN RÉGIMENT

MARSEILLE A ACCLAME LES SOLDATS RUSSES. — La revue et le défilé des troupes russes dans Marseille ont provoqué des manifestations que n'oublieront ni les Marseillais ni les Russes. Ce fut dans un long cri d'ovation continue que les soldats du tsar traversèrent les avenues et les carrefours, et, en un signe d'heureux présage, passèrent sous l'arc de triomphe de la place d'Aix. Le jeune volontaire de treize ans qui voulut — de Vladivostok en France — suivre ses grands aînés fut couvert de fleurs par les enthousiastes Marseillaises.

(Phot. de notre envoyé spécial.)



## A bâtons rompus

Je vous demande pardon, je suis un peu pressé; je n'ai plus qu'une heure pour faire cet article, et je crains que ce ne soit justement cette heure-là que M. Honnorat supprime!

Par bonheur, il y a le Sénat, espoir suprême et suprême pensée.

Or, voilà bien un des problèmes les plus passionnants offerts à la sagacité du philosophe contemporain. Chacun sait que le Sénat se recrute presque exclusivement dans la Chambre des députés; on y envoie, d'une part, les députés qui ont particulièrement réussi, et, d'autre part, ceux qui ont cessé de plaire au suffrage universel et qui risqueraient de rester sans une urne où verser leurs larmes.

Comment se fait-il donc que, la Chambre représentant aux yeux de bien des Français toutes les variétés de folie, le Sénat soit considéré universellement comme le refuge même de la sagesse? Comment en passant du Palais-Bourbon au Palais de Luxembourg le plomb vil se change-t-il en or pur? Est-ce le souvenir de Marie de Médicis qui plane sur ce palais lointain; est-ce le voisinage des étudiants et des érudites; est-ce parce que l'herbe pousse dans la cour du Sénat plus abondamment que les cheveux sur le crâne des sénateurs? Qui pourrait le dire, qui le saura jamais? Ce sont les mêmes et ils ne se ressemblent plus; à la Chambre, ils faisaient des lois qui ne tenaient pas debout, des réformes sans queue ni tête et des manifestations inquiétantes pour la santé intellectuelle, morale et physique du pays. On les transplante au Luxembourg, on les appelle sénateurs, on n'augmente ni ne diminue leurs appointements, et, tout à coup, ils remettent les lois les plus boiteuses sur pied, ils recollent des membres aux réformes les plus mal venues, et tout ce qu'ils manifestent parfois, c'est une violente envie de dormir.

Chez les tailleurs il y a des ouvriers spécialement chargés de faire aller le vêtement raté; on ne les appelle pas sénateurs, mais pompiers et leur travail se nomme la pompe.

Les sénateurs sont les pompiers de la République; quand les députés risquent d'y mettre le feu on va chercher la pompe au Luxembourg et on douche non pas les députés, mais leur œuvre.

Il se produit, du reste, un phénomène contraire bien fait pour compliquer encore ce casse-tête, déjà suffisamment chinois. Il arrive, rarement, il est vrai, que des sénateurs ayant cessé de plaire au suffrage restreint soient privés par celui-ci de leur titre de père conscript; ils se présentent à nouveau devant le suffrage universel; ils sont réélus députés et tout aussitôt, ils redeviennent des députés comme les autres; rien de la sagesse luxembourgeoise ne demeure en eux; ils s'agitent, ils crient, ils interpellent, ils proposent des réformes abracadabrantes et ils votent des textes boiteux, exactement comme s'ils n'avaient jamais siégé à l'ombre de M. Antonin Dubost.

Parmi les braves gens qui fondent des prix académiques pour embêter leurs héritiers, il devrait bien se trouver un Mécène qui consacrerait une rente perpétuelle à l'élucidation de cette énigme : *Causes scientifiques de la différence intellectuelle constatée entre la Chambre des députés et le Sénat, formés des mêmes hommes.*

Ce qui prouverait, s'il était nécessaire, la supériorité de la sagesse sur la folie, c'est l'empressement que mettent tous les députés à devenir sénateurs dès qu'ils le peuvent. On prétend bien que cet empressement est dû encore à d'autres causes, et notamment à ce que le sénateur est élu pour neuf ans, tandis que le député n'en a que quatre devant lui. Mais je n'en crois rien. Il ne faut jamais attribuer à son prochain de motifs bas; pourquoi ne pas penser plutôt que le député a conscience de l'espèce de fièvre trépidante qui règne au Palais-Bourbon et qu'il met toute son ambition à s'y soustraire? Ce doit être une satisfaction envivante que d'être élu dans l'intervalle qui sépare le vote d'une loi dans les deux assemblées; le député, arrivé au Luxembourg, se dit avec effarement en regardant l'enfant qu'il a contribué à faire : « Comment, je suis un des pères de ce monstre-là? Attendez, je vais vous montrer que je suis capable aussi de lui donner figure humaine ». Et il y réussit, en effet.

Il ne s'est jamais trouvé qu'un homme pour rester exactement le même au Sénat qu'à la Chambre, c'est M. Clemenceau. Comment cela s'est-il fait? C'est un autre problème qui nécessiterait une étude spéciale, mais vous comprenez, je n'ai pas le temps; M. Honnorat...

Paul Dollfus.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

Le professeur Hans Delbrück, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le ministre, est un Prussien de race, et un bon Allemand. Voyant dans les vieilles familles nobles « un trésor de tradition historique et sociale », il déclarait avant la guerre « qu'il est nécessaire de conserver la grande propriété » base, en effet, de l'Etat prussien; mais en même temps il était partisan de l'intervention de l'Etat « pour assurer aux couches inférieures une existence plus satisfaisante et plus sûre. » Et ce furent bien là les deux principes de la politique de Guillaume II.

Une Allemagne menée par les universitaires et les féodaux, tel était son idéal. Réaliste, matérialiste, il n'a jamais fait appel ni à la justice, ni à la liberté, ni à l'humanité. Et il a toujours été partisan de la « politique mondiale » de l'Allemagne. Par le commerce, par l'industrie, par la finance, l'Allemagne, selon lui, devait acquérir une situation prépondérante sur le globe.

Seulement, étant un historien avisé, il a écrit en 1913, ces lignes prophétiques :

« Le seul grand danger pour l'Allemagne réside dans la politique extérieure. Nous pourrions nous laisser entraîner à une guerre qui, non seulement parce qu'elle est inutile, signifierait un malheur inouï pour nous et tout le monde civilisé, mais dont l'issue, en l'état de l'Europe, n'est nullement assurée. »

« La France est si bien armée que même dans une lutte isolée contre nous, le succès nous serait très durement disputé. Nous finirions pourtant sûrement par terrasser le voisin de l'ouest, mais seulement après une résistance acharnée. Mais une lutte isolée entre nous et les Français, il n'y faut pas penser... Nous aurons indubitablement affaire aussi à la Russie, et probablement à l'Angleterre... Une guerre inutile, ou même imposée à un mauvais moment, est le danger le plus terrible qui puisse nous atteindre. »

C'est cette guerre qu'a faite l'Allemagne. Et c'est contre elle qu'a protesté discrètement le professeur Delbrück en signant l'appel de la « Ligue de la Patrie Nouvelle » qui se refuse aux annexions de territoire. C'est là ce que M. Seignobos définit, dans la Revue de Paris, « les inquiétudes d'un Prussien intelligent ». D'autres que lui, en Allemagne, sont en train de devenir « intelligents ».

Pierre Milla.

L'honorable M. Chéron, que l'irrévérence du temps de paix surnomma la Fée Barbue, reprend avec une ardeur nouvelle son excellente campagne contre les embusqués. Mais la tribune du Sénat et les colonnes de la presse lui paraissant insuffisantes, il poursuit sa propagande en tous les lieux où il se trouve.

Ainsi, rencontrant, il y a quelques jours, un ami dans le Métro, il l'entreprend sur les « débusquages » nécessaires. Quelques personnes, reconnaissant un ancien ministre, écoutent discrètement, d'autres se rapprochent, bientôt un cercle se forme. M. Chéron, peu à peu, élève la voix, si bien que chacun peut profiter de ses précieux avis.

Et l'employée dut répéter son : *Tout le monde descend*, pour mettre fin à cette conférence improvisée, mais pas inutile sans doute.

\*\*\*

Sait-on ce que, dans un dépôt de l'arrière, il coûte de papier pour avoir un franc trente de poudre de savon pour raser les hommes ?

Tout simplement une facture en six expéditions, signées par le lieutenant-colonel.

Mais il est toujours question de simplifier les écritures et de faire des économies de papier...

\*\*\*

Les danseuses de corde, équilibristes, dompteuses, qui allaient, de kermesse en kermesse, faire montre de leur talent, ont été réduites par la guerre à un désespérant chômage.

Femmes d'action, elles ne s'y sont point résignées. Elles ont d'abord songé à faire appel aux pouvoirs publics. Mais de quel ministère relèvent-elles ? Du ministère du Travail... ou des Beaux-Arts ? Cruelle énigme ! Alors, planant au-dessus de ces subtilités, elles se sont fait aviatrices ! Le saut périlleux, ça les connaît, et qui danse sur la corde peut voltiger sur un biplan !

Mais où s'employer ? On sait que l'autorité militaire interdit aux « femmes de l'air » de faire des reconnaissances sur le front. Les nouvelles aviatrices ont décidé de passer par-dessus ce règlement ; et malgré la résistance opiniâtre qu'elles rencontrent, elles ne désespèrent pas de réussir.

Une ex-dompteuse, qui fut célèbre dans les foires de Paris, nous a déclaré, son bonnet d'aviatrice enfoncé jusqu'aux yeux et les poings sur les hanches :

— J'ai mené à la cravache des ours et des hyènes ! Croyez-vous que je ne viendrai pas à bout des bureaux !

\*\*\*

Anniversaire de bombardement.

Sait-on que le 14 avril dernier, la ville de Reims a reçu des obus pour la 365<sup>e</sup> fois ?... Ce jour-là, pour célébrer l'anniversaire de leur premier crime contre Reims, les Boches se sont contentés d'envoyer six obus de gros calibre, ce qui de leur part marquait une véritable gentillesse, étant donné qu'ils sont, d'habitude, moins avares de leurs projectiles.

Ajoutons que les tranchées ennemies forment un arc de cercle devant Reims depuis 567 jours ; soit, au total, plus d'un an et demi de siège et un an juste de bombardement.

\*\*\*

Les Prussiens réassortissent leur vaisselle en passant. A Kruscevoy, en Serbie, ils ont rencontré le camp abandonné du roi Pierre et y ont trouvé un service pour trente personnes, en argent brut et en argent doré, du prix d'environ quarante mille francs. Et le 129<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui trouva ce trésor, l'emporta.

L'empereur, cependant, apprit l'aubaine. Le rouge dut lui monter au front, n'est-ce pas, et il fit rendre ? Que non pas ! Il prit d'abord pour lui-même, comme chef de bande, le pesant butin et, ensuite, l'offrit au cercle des officiers du régiment.

Mais voici le comble : une exposition artistique ayant été organisée à Graudenz, le 129<sup>e</sup> prêta les fruits de son vol à cette exposition, dont il est le principal attrait. Les soldats volent et les civils admirent, tandis que le maître appelle son fils Attila.

\*\*\*

Les nouvelles sont encore assez confuses en ce qui concerne le sort du fameux explorateur antarctique sir Ernest Shackleton.

Si le chercheur de pôles revient jamais en sa patrie, on peut présager qu'il aura, à ses conférences, un peu plus de monde qu'il n'en voyait aux entre-tenues publiques où il prenait la parole, il y a encore quelques années.

Certain jour qu'il devait parler en Ecosse, ayant loué lui-même sa salle et à un prix assez élevé, il arriva pour la conférence à l'heure dite et ne vit parmi les chaises que cinq auditeurs. Affligé, il ressortit, arrêta quelques passants de médiocre qualité et, de sa poche, paya pour eux le shilling d'entrée. Il réunit ainsi dix auditeurs de plus.

Commencant à raconter ses exploits, il eut enfin le plaisir de voir arriver sa femme, que suivaient cinq autres personnes. Cela portait son public à vingt et une têtes.

Mais le soir, à table, Mme Shackleton lui dit doucement : « Cher ami, pardonnez. J'ai dépensé cinq shillings pour l'entrée de cinq inconnus. Il y avait tout de même trop peu de monde pour vous entendre. »

\*\*\*

Place aux aveugles.

M. Rieux, maire de Toulouse, vient de nommer le soldat aveugle Emile Lenfant comme téléphoniste municipal, sur le grand standard à « cent directions ». Cet appareil, disposé pour téléphoniste aveugle, a été inventé par M. Marius Léger, aveugle lui-même. Les essais du nouveau téléphoniste Emile Lenfant avaient donné satisfaction à tous les abonnés.

Ce soldat avait été cité deux fois à l'ordre des armées pour sa conduite héroïque en diverses circonstances.

Le Veilleur.



## Les cloches blessées

Elles étaient douces, elles étaient tintantes, elles étaient sonores. A peine fondues, elles avaient été jetées de robes blanches, ornées de rubans. Le prêtre avait fait l'unction sur elles et leur avait donné le nom du baptême. Ainsi la cloche de Strasbourg avait été appelée *Marie*, celle d'Arras *Joyeuse*, celle de Reims *Charlotte*. On avait nommé *Mademoiselle Turmel* l'une des cloches de Metz.

Aucune fête humaine, qu'elle fût grave ou gaie, heurtée ou triste, ne se passait sans que leur voix vibrât comme une plainte ou s'élevât comme un hymne; mais, aucun jour n'était plus à elles que le jour de Pâques. Alors, ce jour-là, elles étaient comme folles et, dans les clochers qui gémissaient de leurs coups sourds, elles n'en avaient pas fini de sonner, de vibrer et, jusqu'au soir, en mots de bronze, de chanter *Alleluia*.

Chastes et belles, cristallines et limpides, l'âme légère et la voix musicale, elles étaient des jeunes filles, elles étaient des personnes.

Faites pour la paix, elles étaient aussi préparées pour la guerre. Le canon ne leur faisait pas peur. Ainsi la *Marie Turmel* à la voix d'argent que connaissaient bien les petits enfants de Metz. M. Georges Ducrocq, le bon poète et vaillant soldat, nous a dit son histoire et comment, de cloche qu'elle était à l'hospice Sainte-Catherine de Verdun, elle « fut donnée à Metz, l'an 1816, par M. de Turmel, maire, pour sonner la retraite des bourgeois ».

Vaillante petite cloche ! A côté de la grosse *Mulle*, sa sœur, le bourdon messin juché dans la haute tour, elle veille la nuit. La *Marie* de Strasbourg, la grosse *Mulle* et elle, elles attendent leur heure et font vigilance. Le canon les laisse attentives. En ce jour de Pâques, au-dessus des champs, au-dessus des villes et des villages, dans un ciel chargé d'orage et de poudre, elles montent la garde au Rhin et à la Moselle.

Mais, que d'autres cloches saintes, d'autres cloches éloquentes, ne vont pas, en ce divin jour, chanter le chant de gloire et de résurrection : et ce sont les cloches françaises tombées au champ d'honneur...

Qu'elles fussent cloches humbles des villages ou bourdons fiers des villes, toutes en tombant, blessées par les Barbares, poussèrent un cri vibrant de colère et de douleur. C'est qu'aussi bien c'étaient de fameuses guerrières que ces cloches. De Verdun à Arras et de Soissons à Senlis, on pouvait les entendre.

Au premier rang était la *Charlotte* de Reims. Il ne fallait pas, pour lui donner le branle, moins de douze hommes robustes. Pourlant, cette mère géante avait le son aussi harmonieux que ses grandes sœurs : les bourdons d'Amiens et de Paris. Le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims, qui sacra trois rois : Henri II, François II et Charles IX, avait été son parrain. P. Deschamps, le Rémois, avait su la fonder, et son battant de fer était haut comme un homme. Aujourd'hui, cette princesse et cette reine des cloches, blessée par les obus, gît abattue. Elle est désormais ce que le spirituel M. Gerhart Hauptmann, l'un des Quatre-vingt-treize, avec une ironie un peu légère de poète, appelle une « cloche engoulue ».

Engoulées sous les gravats, les débris de fer et de poutres, déformées, blessées, mourantes, sont aussi les cloches d'Arras : la *Joyeuse*, qui chantait pour les fêtes; la *Cloche du Couvre-feu*, qui fixait l'heure du sommeil; la *Cloche du Guet*, qui annonçait l'incendie, et la *Cloche de l'Effroi*, qui battait le tocsin et appelait aux armes. Celles-là, les Allemands ne les ont pas manquées. Leurs soldats ne reculent pas à fusiller des femmes et des jeunes filles, et ce sont aussi des jeunes filles, d'une âme fine et claire, ces cloches qui tintaient dans le ciel de France.

Toutes choses ont leur destin, et celui des cloches comme celui des personnes est de naître, de vivre et de mourir. Il est aussi d'espérer. « *Léonard* est cette cloche ; excellent nom. En l'an 1598. On la sonnera quand il fera du tonnerre et des éclairs. » Ainsi s'exprime, par son inscription, la cloche de Spycker, l'un de nos villages du Nord. Certes, et cela est vrai, le tonnerre et les éclairs éclateront un jour au-dessus des tours des cathédrales et des beffrois des villes. En ce jour grandiose de Pâques, de Pâques en fleurs et de Pâques de victoire, ce sera la cloche *Roland*, la cloche guerrière de Gand, qui donnera le signal. Et toutes seront là, vibrantes, actives, sonores, mêlant la *Marseillaise* à l'*Alleluia* ; et *Charlotte* et *Joyeuse*, *Marie* de Strasbourg et *Marie-Turmel*...

Les cloches, comme les peuples aussi, ont leur revanche.

Edmond Pilon.

## LES RUSSSES EN FRANCE

LYON, 22 avril. — Le premier contingent de soldats russes venant de Marseille est passé ce matin à Lyon. Un premier train est arrivé en gare de Perrache à 7 h. 15, un second à 8 h. 55.

L'arrêt à la gare de Perrache a été de dix minutes à peine.

Nos vaillants alliés ont été salués par le général d'Amade, le général Meunier, gouverneur militaire, le maire de Lyon, les autorités civiles et militaires.

Un arrêt assez prolongé a lieu en gare de Vaise, où le thé est servi par les soins du service militaire de la halte-repas de la gare.

## Mort de von der Goltz

L'éducateur militaire de la Turquie disparaît au moment où son œuvre va s'effondrer.

Un télégramme d'Amsterdam annonce que le maréchal von der Goltz est mort le 19 avril, au quartier général de son armée, en Turquie, à la suite d'une fièvre cérébro-spinale dont il était atteint depuis dix jours.

Le maréchal Colmar von der Goltz appartenait à une famille de vieille noblesse poméranienne; il était né en 1843 à Biekenfeld, près de Labiau.

En 1861, il entra au service dans le 41<sup>e</sup> régiment d'infanterie et fut reçu, en 1864, à l'Académie de



VON DER GOLTZ

guerre de Berlin, où le trouva la guerre de 1866. Il fut blessé au combat de Trautenau. En 1870, il fut attaché à l'état-major de la deuxième armée et prit part à plusieurs batailles.

C'est en 1883 que s'ouvrit sa véritable carrière : il fut envoyé en mission en Turquie et, dans la suite, sa réincorporation à l'armée allemande n'empêcha pas qu'il ne gardât un contact permanent avec la Turquie ; il resta son éducateur militaire et, comme tel, le conseiller politique dont l'influence prévalait sur celle de toutes les diplomates.

La guerre de la Grèce et de la Turquie et la rapide victoire de cette dernière fut son triomphe. Il resta environné de gloire jusqu'à la guerre des Balkans; mais la défaite des Turcs, battus par tous leurs ennemis, porta un coup sensible à sa renommée : l'indestructible orgueil du militaire prussien l'aide à le supporter. Erzeroum et Trébizonde préparaient l'effondrement de son œuvre : il mourut au moment où il allait donner en personne un puissant effort pour la sauver en prenant le commandement des troupes turques d'Asie.

Le maréchal von der Goltz avait été gouverneur de la Belgique envahie, depuis la fin du mois d'août 1914 jusqu'au 28 novembre de la même année, date à laquelle il fut relevé de ses fonctions pour être mis à la disposition du sultan et préparer la campagne turque à laquelle il prit part en qualité de chef de la première armée.



L'amiral allemand HOETZENDORFF dont on lira Ayuntamiento de Madrid review.

## LA BATAILLE DE VERDUN

Echecs répétés et usure progressive de l'armée ennemie

L'ennemi a encore prononcé plusieurs attaques contre nos positions à l'ouest et à l'est de la Meuse, la nuit dernière : il n'a fait qu'ajouter de nouveaux échecs à une série déjà longue, qui donnerait à réfléchir à tout autre qu'un fils de l'empereur d'Allemagne.

A l'ouest de la Meuse, la lutte est toujours engagée au nord de cette colline du Mort-Homme, que les Allemands se sont vantés d'avoir prise le 12 mars, et qu'ils n'ont depuis lors pu réussir ni à nous enlever par leurs attaques frontales, ni à déborder d'un côté ou de l'autre. Cette fois, leur objet principal était de nous déloger des tranchées que nous leur avions prises le 20 avril et la nuit suivante, après les avoir perdues nous-mêmes le 10 avril, entre la cote 295 et le bois des Corbeaux. Ils les ont atteintes en effet, mais pour en être rejetés par une contre-attaque immédiate.

En même temps, une autre attaque, dirigée plus à l'est, contre la tranchée que nous venions de prendre au nord du bois des Caurelles et le long de la route de Béthincourt à Cumières, a été repoussée complètement.

Sur la rive droite, notre artillerie a fourni une nouvelle preuve de sa vigilance et de son activité. L'ennemi avait bombardé violemment nos positions sur toute la ligne comprise entre la Meuse et le fort de Vaux, afin de nous donner le change sur le lieu de son attaque. Mais cette ruse a été déjouée.

Pour préparer une attaque, il faut en effet masser les troupes d'assaut dans les tranchées, qui en temps ordinaire ne contiennent que les effectifs strictement nécessaires à leur défense. Quelques précautions que l'ennemi ait prises pour masquer les troupes qu'il amenait devant nos positions du village et du fort de Vaux, par des chemins défilés et des boyaux de communication, le mouvement n'a pas échappé à nos observateurs. Notre artillerie a ouvert le feu sur les tranchées encombrées, et le carnage a été tel que les rares survivants n'ont plus songé qu'à se tirer de là comme ils pouvaient, en enjambant les cadavres. Il n'a pas été question d'aller plus avant cette nuit-là.

Les journaux allemands ont reçu un nouveau mot d'ordre. Le but que poursuit depuis deux mois leur état-major, avec une persévérance digne d'une meilleure fortune, ne serait pas la prise de Verdun, mais l'usure de notre armée. C'est bientôt dit, mais en des opérations comme celle que nous venons de décrire, est-ce bien notre armée qui s'use? Ne serait-ce pas plutôt celle de l'ennemi?

Jean Villars.

## NE TOUCHEZ PAS AU KRONPRINZ!

Tapez plutôt sur von Haeseler

LONDRES, 22 avril. — La disgrâce du général von Haeseler paraît être une réédition de celle de Benedek, rendu responsable des fautes des princes qui préparèrent Sadowa. Le *Daily Mail* publie à ce sujet les détails suivants :

« Le comte avait été choisi au commencement de la guerre pour accompagner le kronprinz, de façon que le génie et l'expérience du vieux général puissent servir au prince. »

« Dans quelle mesure est-il réellement responsable des opérations du groupe d'armée commandé par le kronprinz, c'est ce qu'il est difficile de dire, mais les grands chefs de l'armée l'ont choisi comme bouc émissaire de l'insuccès des attaques sur Verdun. »

« L'insuccès n'est pas admis officiellement à Berlin, mais on y reconnaît cependant que l'offensive des Allemands contre Verdun a progressé plus lentement qu'on ne le prévoyait et c'est la raison pour laquelle un coupable doit être sacrifié pour sauver la face et aussi pour couvrir les faux calculs de l'état-major général allemand qui s'attendait à prendre la place en quelques jours. »

« Le comte Haeseler est donc tombé en disgrâce et a été rappelé. Le gouvernement allemand, par les nombreux moyens dont il dispose, fait circuler le bruit que ses erreurs de jugement sont cause de la lenteur des opérations contre Verdun. »

« D'après des nouvelles de Berlin reçues en Suisse, le comte Haeseler ressent très vivement l'injure qui lui est faite et déclare à ses amis que »



les opérations contre Verdun ont été entreprises d'une façon absolument conforme aux plans du grand état-major général qui est aussi seul responsable, en même temps que le kaiser qui a approuvé le plan de campagne.

### Le comte Andrassy s'aperçoit que l'Allemagne n'est pas invincible

LONDRES, 22 avril. — On mande de Budapest à la *Morning Post* :

Le comte Andrassy, de retour d'Allemagne, a exposé de la façon suivante la situation à Verdun dans une interview qu'il a accordée à un journaliste hongrois :

« Mon impression, a dit le comte Andrassy, est que les deux partis semblent également résolus, à n'importe quel prix : l'Allemagne à atteindre son but et la France à déjouer les projets de l'adversaire.

« Le commandement allemand pense qu'il est absolument nécessaire de s'emparer de Verdun afin de consolider le front allemand, de briser la ligne des fortifications françaises, et de pouvoir ainsi dominer la vallée de la Meuse; mais cette bataille même modifie mon opinion sur la valeur de l'armée allemande.

« La tâche incombant au prince héritier est trop formidable pour que l'on puisse considérer l'armée allemande comme invincible.

« Il n'y a aucune chance pour elle de s'emparer de Verdun.

« Pour le moment, cette bataille est plus que le siège d'une forteresse, c'est un combat à mort entre deux adversaires. »

### UN PIRATE EMBARRASSÉ

#### Comment l'amiral von Holtzendorff s'explique sur la guerre sous-marine

LONDRES, 22 avril. — L'auteur de la feuille de propagande sur la guerre sous-marine, l'amiral de Holtzendorff, chef d'état-major de l'amirauté allemande, a fait au correspondant de l'*United Press* des déclarations adressées au public américain :

Si les relations diplomatiques sont rompues avec l'Amérique, dit l'amiral, nos sous-marins pourront attaquer d'importe quel navire ennemi sans avertissement. Mais nous n'avons aucun désir d'en arriver là avec les Etats-Unis. Ce serait une insensibilité, et nous ne provoquerons pas la rupture, malgré notre désir de poursuivre vigoureusement notre campagne sous-marine.

Je ne pense pas que le peuple américain veuille déclarer la guerre à l'Allemagne à cause de la manière dont elle conduit la guerre sous-marine. Je ne crois pas non plus que l'Amérique veuille protéger l'Angleterre. Je ne crois pas que le peuple américain désire faire tout son possible pour aider l'Angleterre à vaincre, même en protégeant les navires de commerce anglais à l'aide d'otages américains. Le public doit se rappeler qu'il est dangereux de voyager en mer pour aller en Angleterre ou en revenir. Il doit choisir avec soin le bateau sur lequel il prend place.

L'Allemagne est en guerre avec l'Angleterre; elle doit donc l'attaquer dans ses forces vitales, qui résident dans son trafic maritime. Nous avons le moyen de le faire, grâce à nos sous-marins. Nous devons aller de l'avant.

C'est l'Angleterre qui est responsable pour les vies américaines perdues sur ses navires marchands. Nous ne pouvons pas plus avertir les Américains qui sont à leur bord que nous ne pouvons avertir les neutres qui pourraient se trouver dans les tranchées ennemies, avant de les attaquer. La situation est exactement la même sur mer. Et au surplus nous savons que tous les paquebots fréquentant les ports anglais transportent du matériel de guerre, non pas nécessairement des munitions proprement dites ou des obus, mais des articles plus ou moins nécessaires à l'Angleterre pour continuer la guerre.

Avant de se retirer, le journaliste germano-américain pose à son interlocuteur quelques questions :

D. Savez-vous si l'Allemagne a perdu des sous-marins depuis le 1<sup>er</sup> mars?

R. Oui.

D. Savez-vous de quelle manière ils ont été perdus?

R. Non. Nous ne savons pas toujours comment ils se perdent, s'ils ont eu une lutte honorable ou non, quand ils ont attaqué un navire, entravés qu'ils sont par des instructions tellement formelles.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection « Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 22 Avril (629<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — En Belgique, notre artillerie a canonné énergiquement le secteur à l'est de la route d'Ypres-Pilkem, pendant l'action engagée sur ce point par les troupes britanniques.

A l'ouest de la Meuse, après une violente préparation d'artillerie, l'ennemi a attaqué, au cours de la nuit, nos positions sur les pentes nord du Mort-Homme. Les Allemands, qui avaient réussi à prendre pied dans notre première ligne, en ont été rejetés peu après par notre contre-attaque, qui nous a rendu tout le terrain antérieurement conquis par nous. Une autre attaque, avec emploi de liquides enflammés, a été lancée sur nos tranchées au nord du bois des Caurettes; elle a été complètement repoussée.

A l'est de la Meuse, hier, en fin de journée, à la suite du bombardement intense de nos lignes depuis la Meuse jusqu'au fort de Vaux, les Allemands ont garni de troupes leurs tranchées devant le front entre l'étang et le fort de Vaux. Une contre-préparation d'artillerie, immédiatement déclanchée, a fait avorter ces préparatifs et causé des pertes sérieuses à l'ennemi.

Au bois Le Prêtre, quelques contacts de patrouilles.

Nuit calme sur le reste du front.

**VINGT-TROIS HEURES.** — En Argonne, lutte de mines assez active à Vauquois et à la Fille-Morte. Nous avons bombardé les voies de communication en arrière du front ennemi.

A l'ouest de la Meuse, après un violent bombardement, les Allemands ont lancé deux attaques successives entre le Mort-Homme et le ruisseau de Réthincourt. Par deux fois nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses ont obligé l'ennemi à rentrer dans ses tranchées en lui infligeant des pertes considérables.

A l'est de la Meuse, bombardement assez vif de nos premières et deuxième lignes.

En Woëvre, journée relativement calme.

Une de nos pièces à longue portée a canonné la gare de Vigneulles (nord-est de Saint-Mihiel). Un commencement d'incendie s'est déclaré dans un bâtiment voisin de la gare; la voie ferrée a été coupée.

Rien à signaler sur le reste du front.

### LA GUERRE AERIENNE

Une de nos escadrilles de bombardement a jeté vingt obus sur les hivouacs ennemis, près d'Azannes et Villers-lès-Mangiennes (nord-est de Verdun).

### LA GUERRE AERIENNE DANS LES BALKANS

#### Sofia reçoit de nos avions des obus et des nouvelles

SALONIQUE, 22 avril. — Deux avions français ont survolé Sofia cette nuit. L'un a laissé tomber quatre obus sur un hangar à zeppelins; l'autre, des feuilles volantes annonçant la chute de Trébizonde.

Après avoir exécuté un raid de 600 kilomètres, les deux avions sont rentrés indemnes dans les lignes alliées.

Cette nouvelle est officiellement confirmée par le communiqué français du 22 avril, 23 heures, qui la porte en ces termes à la connaissance du public :

En riposte à un raid d'avions ennemis sur des villages de la frontière grecque, un de nos avions a lancé quatre bombes sur la ville de Sofia.

#### Nos escadrilles bombardent Petritch et Doiran

SALONIQUE, 22 avril. — Deux escadrilles françaises ont bombardé ce matin le campement allemand de Petritch; une autre escadrille a bombardé une concentration de troupes allemandes dans la région de Doiran.

## "La fin de cette horrible guerre"

C'est ce que demandent, dans leurs prières, l'entourage de François-Joseph et l'élite de l'Autriche.

Le *Neues Wiener Journal* annonce qu'un « grand et noble » pèlerinage a eu lieu, il y a quelques jours, au sanctuaire fameux de Maria-Zell, dans la Basse-Autriche.

Ah! ce n'était plus le pittoresque décor des pèlerinages d'avant la guerre : les trains spéciaux déversant une foule immense et variée dans la petite ville cachée entre les montagnes; le sanctuaire rayonnant de lumières, les longues processions des emblèmes sacrés...

Cette fois-ci, un seul train spécial a amené de Vienne cinq cents personnes, mais toutes de marque.

Deux prélats de haute envergure étaient à la tête du cortège : le cardinal Piffl, prince-archevêque de Vienne, et Mgr Kaltner, prince-archevêque de Salzbourg. Seize archiducs et archiduchesses en faisaient partie, parmi lesquels l'archiduchesse héritière Zita, la propre fille de l'empereur; l'archiduchesse Marie-Valeria, l'archiduchesse Léopold-Salvator, etc.

Le but de ce pèlerinage était celui-ci : « Implorer de Dieu la fin prochaine de cette horrible guerre. » C'est fort bien et nous nous en voudrions de critiquer la pensée qui guidait les cinquante pèlerins.

Toutefois, nous serions curieux de connaître l'opinion de Berlin à ce sujet. Ces pèlerins n'étaient pas allés prier le vieux bon Dieu tudesque de concéder la victoire aux armées du kaiser; la maison impériale des Habsbourg et deux princes-archevêques implorant la fin de « l'horrible guerre », dont l'Allemagne marque l'heure et dont l'Autriche offre le prétexte, voilà un spectacle peu agréable pour Guillaume II et M. von Bethmann-Hollweg.

Quelques journaux d'outre-Rhin ne cachent pas leur mauvaise humeur, notamment le *Berliner Tageblatt* qui commente les faits avec cette phraseigre-douce : « Une guerre pour la défense (?) de la patrie, loin d'être horrible, est une guerre sainte! »

La nouvelle répandue par le *Neues Wiener Journal* est sans aucun doute le communiqué autrichien le plus instructif et le plus sinistre qui ait jamais été rédigé par le grand état-major de Vienne. — G.-G. Z.

### UN LIVRE DE JUSTICE

#### "Le premier acte de la Tragédie des Siècles"

Dégagée des communiqués tendancieux de l'agence Wolff, des prétentions mensongères de l'Allemagne, la vérité commence à être connue des neutres, enfin instruits des causes, du développement, des conséquences de la guerre. On en trouve la preuve irrefutable dans les livres documentés et précis qui se publient, actuellement, précisément chez les neutres.

Parmi ces derniers « vient de paraître », il convient de citer tout spécialement un remarquable ouvrage espagnol. Son titre : « Le premier acte de la Tragédie des Siècles »; son auteur : un industriel, un ancien député aux Cortès, un aviateur, le marquis de Morella.

L'ouvrage est dédié au roi des Belges et lui est ainsi présenté : « J'ai la hardiesse d'offrir à Votre Majesté un livre qui n'a été écrit qu'à l'intention des Espagnols. »

Sans doute, le marquis de Morella a-t-il cru qu'il n'écrivait que pour ses compatriotes? Il se serait étonné qu'il en fût seulement ainsi. Car ce qu'il dit doit être entendu de tous ceux qui ont le souci de juger en connaissance de cause ce qui se passe sous leurs yeux, et ils sont si nombreux, que tous les neutres liront *Le premier acte de la Tragédie des Siècles* qui, d'Espagne, s'adresse, en effet, à eux tous.

Pour nous, Français, nous ne pourrions que nous féliciter du succès de ce livre. La justice de notre cause y apparaîtra à nos derniers adversaires.

### Le Sénat est hostile à la réforme de l'heure

Le Sénat, réuni en ses bureaux, a procédé hier à l'élection des membres de la commission chargée de l'examen de la proposition relative à l'avance de l'heure pendant la durée de la guerre. Ont été élus : MM. Cabart-Danneville, Guérin, Poirson, Doumer, Chéron, Monnier, Guillaudeau. Tous les membres élus sont hostiles à l'adoption de la proposition. Au quatrième bureau, l'élection a été renvoyée, le quorum n'ayant pas été atteint.



# DERNIÈRE HEURE

## Les Bulgares refoulent les Grecs en Macédoine

ATHÈNES, 22 avril. — La *Patris* dénonce en ces termes l'occupation des villages grecs par les Bulgares sur la frontière de Macédoine : « Les Bulgares ont occupé hier quatre villages grecs; ils en occuperont huit demain. Il leur plaît aujourd'hui de prendre pied dans la région de Guevgeli; demain ce sera le tour de Florina; après-demain ils s'attaqueront à la Macédoine orientale, objet de leur plus ardeente convoitise. »

« Les Bulgares n'abandonneront jamais les conquêtes faites aux dépens de la Grèce. On dit que l'Allemagne a garanti à la Grèce son territoire actuel. L'Allemagne n'a jamais pris vis-à-vis de la Grèce l'engagement formel de chasser par les armes les Bulgares de la Macédoine, s'ils venaient à s'en emparer. »

ATHÈNES, 22 avril. — Les Bulgares ont arrêté à Ochrida les notables grecs Pierre Pichea et Zarros, le premier âgé de quatre-vingts ans, qui ont été envoyés à Monastir et jetés en prison après une violente bastonnade. Ces notables sont connus pour avoir, sous la domination turque, toujours servi l'idée nationale grecque.

## Le roi d'Angleterre autorise la séance secrète

LONDRES, 22 avril. — Dans la réunion du Conseil privé, spécialement convoqué à cet effet au château de Windsor, le roi a signé l'ordre autorisant la séance secrète de mardi.

Cet ordre interdit, sous les peines les plus sévères, la publication de tout compte rendu de cette séance, à l'exception du compte rendu officiel du Bureau de la presse.

Toute contravention à cet ordre entraînerait la saisie, non seulement du journal incriminé, mais aussi du matériel d'imprimerie.

## La conférence interparlementaire économique

Ainsi que nous l'avons annoncé, la séance inaugurale de la conférence interparlementaire économique aura lieu jeudi matin, au palais du Luxembourg.

L'Angleterre y sera représentée par 42 députés, hauts-commissaires et agents généraux des colonies britanniques; l'Italie par 43 députés et sénateurs, avant à leur tête M. Luzzatti; la Serbie par 14 députés, dont 8 anciens ministres; le Portugal par 10 membres du Parlement; la Russie sera également représentée.

Après avoir participé à la conférence économique, ils assisteront à une réunion interparlementaire franco-italienne, analogue à la réunion interparlementaire anglo-française qui a eu lieu récemment à Londres.

## Le prétendant au trône chinois s'était mis trop vite en frais

PÉKIN, 21 avril. — Plusieurs gouverneurs et chefs militaires sont prêts à joindre leur action à celle des provinces du sud pour exiger que Yuan-Che-K'ai démissionne et pour demander des sanctions contre les promoteurs du mouvement monarchiste.

Le président donnera peut-être sa démission. Mais il demande des garanties pour son existence et pour ses biens. Seulement, comme il a dépensé 50 millions de francs de deniers publics pour l'achat de trônes, de couronnes et d'ornements royaux, les insurgés ne sont pas disposés à lui garantir ses biens.

Un arrangement amiable est pourtant possible, mais on estime qu'il serait bon que les gouvernements alliés se consultent pour amener un accord.

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

WASHINGTON, 22 avril. — Les autorités militaires américaines ne peuvent pas confirmer la mort du général Villa. Le cadavre exhumé à San-Francisco de Jorge n'est pas le sien.

CORFOU, 22 avril. — La publication du *Journal officiel* serbe, qui avait été interrompue depuis le départ du gouvernement de Nich a été reprise le 20 avril à Corfou.

## NI OUI, NI NON C'est ce que l'Allemagne s'apprete à répondre

Mais ce procédé dilatoire sera-t-il du goût des Etats-Unis ?

AMSTERDAM, 22 avril. — Suivant les informations de Berlin, on s'attend à ce que le gouvernement allemand évite toute réponse catégorique et que, s'abstenant de prononcer le oui ou le non, il introduise dans la controverse deux éléments dilatoires.

Le premier consisterait à proposer aux Etats-Unis des délimitations géographiques, acceptant ses réclamations pour certaines zones maritimes et restreignant sa liberté d'action à d'autres qui seront précisées dans sa réponse.

Le second consisterait à définir la notion de la guerre sous-marine, et à demander au président d'admettre comme licite une guerre sous-marine qui tiendrait plus largement compte des prescriptions internationales.

Les vacances de Pâques ne justifient pas les délais de la réponse allemande.

COPENHAGUE, 22 avril. — On mande de Berlin que la publication de la note est jugée probable dans les quarante-huit heures. Quant à la réponse de Berlin, elle ne sera donnée que la semaine prochaine. Les vacances de Pâques sont le prétexte invoqué pour justifier ces lenteurs.

LONDRES, 22 avril. — On mande de Washington au *Daily Mail* : « M. Lansing, interrogé hier sur la question de savoir si les vacances de Pâques justifient le délai de la réponse de l'Allemagne à la note de M. Wilson, a répondu que ces mêmes vacances de Pâques ne semblent pas interrompre la guerre sous-marine. »

### M. de Jagow devient onctueux

AMSTERDAM, 22 avril. — M. de Jagow a accordé à un journaliste espagnol un entretien débutant par l'éloge de Cervantes. M. de Jagow n'hésite pas à nier les torpillages les plus indiscutables. Et il se déclare prêt à reconnaître une « erreur ».

« D'après, dit-il, les nouvelles reçues jusqu'à présent au sujet de la destruction du *Susser*, du *Vigo*, du *Santanderino*, leur torpillage par des sous-marins allemands est peu croyable. Les intérêts légitimes des neutres méritent le plus grand respect. Au cas où un commandant de sous-marin aurait commis une erreur, l'Allemagne est prête à examiner les preuves qu'on lui soumettra. Si l'on prouvait l'erreur d'un commandant de sous-marin dans l'affaire du *Susser*, je regretterais, ainsi que tout le peuple allemand, que cette erreur eût causé la mort de votre compatriote Granados. »

### Tout est à craindre du parti militaire allemand

LONDRES, 22 avril. — Le correspondant du *Daily Chronicle* à New-York affirme que M. Wilson sera soutenu par le pays tout entier.

Le *Morning Post* apprend que dans les milieux officiels de Washington on conserve encore l'espoir de voir l'Allemagne adopter une ligne de conduite qui permettra d'éviter une rupture avec les Etats-Unis; toutefois, cet espoir n'est fondé sur aucun élément d'informations bien déterminées. Ce qu'on admet généralement, c'est que l'avenir va demeurer incertain jusqu'au moment où l'on saura si la politique allemande est dirigée par le chancelier ou par le parti militaire.

### Les Etats-Unis n'oublient pas les pirates autrichiens

GENÈVE, 22 avril. — La *Wiener Allgemeine Zeitung* apprend de source autorisée que le ministre des Affaires étrangères a reçu la note américaine au sujet du torpillage du vapeur *Imperator*, dans la Méditerranée. La note demande au gouvernement austro-hongrois des détails sur le torpillage.

### Comment « ils » traitent les neutres

ROTTERDAM, 22 avril. — La conduite du sous-marin allemand qui a coulé le schooner danois le *Proven* suscite l'indignation du pays. L'équipage qui se réfugia dans un canot et demanda au commandant du sous-marin de le remorquer jusqu'à l'endroit où il avait chance de rencontrer du secours : l'Allemand refusa. Il abandonna les Danois à leur sort qui paraissait devoir être fatal, car la mer était trop forte. Heureusement, le vent se calma et au bout de trois jours et deux nuits passés à la dérive, les sept Danois furent recueillis épuisés et conduits à Ymuiden.

## La poussée russe au Caucase se poursuit avec succès

PÉTROGRAD, 22 avril (Communiqué du grand état-major) :

### FRONT OCCIDENTAL

Dans la région de Dvinsk, les Allemands ont lancé des rafales de feux dans les villages de Garboundka et de Gkinofka.

En Galicie, des avions ennemis ont opéré un raid sur Tarnopol où ils ont jeté quelques bombes.

Au nord du nouvel Oloxieltz, nous avons trouvé un avion allemand détruit par les flammes, appartenant, paraît-il, à l'escadrille qui a volé au-dessus de Tarnopol.

### FRONT DU CAUCASE

Sur le front du littoral, nos éléments ont progressé encore à l'ouest de Trébizonde; l'ennemi, qui a tenté d'entraver notre marche impétueuse, a été repoussé.

Dans la région d'Askanié, près du village d'Hanapirna Gabenhanlar, les combats continuent.

Une tentative de l'ennemi pour prendre l'offensive dans la région de Mamahatun a été repoussée par notre feu.

### La prise de Trébizonde

#### Comment fut fixé le sort de la place

PÉTROGRAD, 22 avril. — Selon des renseignements complémentaires, c'est la victoire russe sur la rivière Kara-Dere qui a déterminé l'évacuation de Trébizonde que les Turcs ont abandonné quarante-huit heures avant l'arrivée des Russes, ne laissant que l'arrière-garde pour entraver la progression trop rapide de l'ennemi et assurer la sécurité de leur propre retraite.

### Et comment la nouvelle trouva les Allemands sceptiques

PÉTROGRAD, 22 avril. — Sur divers points du front ouest où les tranchées adverses sont en contact étroit, les Russes ont annoncé aux Allemands la prise de Trébizonde en hissant des écriteaux. Les Allemands ont répondu par des placards portant ces mots : « Pauvres dupes, ne cherchez pas à nous tromper, le 1<sup>er</sup> avril est déjà passé. »

### Il ne reste aux Turcs qu'un corps d'armée en Arménie

LONDRES, 22 avril. — On mande de Pétersbourg au *Daily Telegraph* :

« Suivant des renseignements fournis par l'état-major, les Turcs ont perdu moins d'un corps d'armée dans le district de Trébizonde, mais environ trois corps et demi entre Raibourt et Erzinjan pour s'opposer à l'avance des Russes sur Trébizonde venant d'Erzeroum. »

« Les forces ottomanes sur le front Bitlis-Mouch sont évaluées à un corps et demi. En Arménie, donc, les Turcs opèrent avec un corps d'armée environ. »

### Communiqué italien

ROME, 22 avril. — Commandement suprême :

On signale des actions d'artillerie dans la zone de Tonale, dans la vallée du Ledro et dans une partie du front, depuis Rovereto jusqu'au bout de la vallée de Calamento (torrent de Mare Brenta).

Dans la vallée de Sugana, le 21 avril, l'ennemi a attaqué en forces nos lignes à l'ouest du torrent de Laganza. Arrêté d'abord par notre feu, il a été ensuite contre-attaqué et repoussé, et a laissé de nombreux cadavres sur le terrain.

Dans le Haut-Cordenole, l'avance de nos troupes continue au-delà de Cima Lana; nous avons fait à l'ennemi une quarantaine de prisonniers et pris une mitrailleuse.

Sur l'Isongo et sur le Carso, il y a une certaine activité de l'artillerie plus intense dans la zone de Plava. Notre artillerie a bouleversé des défenses ennemies au-delà de Zagora, l'adversaire a été délogé et battu par nos tirs.

### Un succès anglais en Afrique orientale

LONDRES, 22 avril. — Les troupes montées, commandées par le général boer van Deventer, après leur succès à Lokissalo, le 4 avril, ont continué d'avancer et ont occupé Ssalanga, dont les petites garnisons ont été chassées ou faites prisonnières.



## La femme facteur, non loin du front



Dans un village de l'arrière, où les soldats ont établi leur cantonnement, une femme du pays supplée depuis des mois le facteur mobilisé et va de porte en porte distribuer leur courrier aux habitants civils restés fidèles à leurs foyers.

## Deux à côté de Salonique



LE G<sup>ral</sup> SARRAIL DONNANT DES AUTOGRAPHES



LE MARCHAND DE COCO

La gloire a ses tyrannies. Le général Sarrail, à Salonique, connaît le petit désagrément d'être illustre : il lui faut signer, plus qu'il ne le désirerait, des feuilles qui seront précieusement conservées « pour l'autographe ». Le marchand de coco, quant à lui, ne donne pas sa signature, mais il est, lui aussi très entouré.



## La Chambre a résolu le problème des loyers

Mais le Sénat ratifiera-t-il la solution?

La question des loyers a été réglée hier par la Chambre qui a voté, après une laborieuse discussion, les derniers articles et l'ensemble du projet.

On revint à l'ouverture, à l'article 25 dont nous avons indiqué les dispositions.

Nullement découragé par l'insuccès de M. Lairolle, M. Lugol, partisan d'une indemnité directe de l'Etat aux propriétaires, revient à la charge avec un amendement assurant à ces derniers le remboursement de la totalité de leurs pertes. Devant l'hostilité du ministre des Finances, M. Joseph Denais, qui estimait également qu'il s'agissait d'une réquisition de l'Etat méritant indemnité, et M. Jean Lerolle demandèrent le renvoi à la commission. Par 335 voix contre 120, la Chambre repoussa le renvoi. L'amendement de M. Lugol subit le même sort. Après quelques observations de M. Jules Roche, auxquelles répondit M. Edouard Ignace, rap. orleur, l'article 25 fut enfin voté.

La Chambre adopta l'article 26, qui accorde à la contribution foncière adhérente à l'immeuble loué une remise proportionnelle à la perte de revenu imposé au propriétaire. L'article 28, qui dit que le recouvrement des créances hypothécaires ou privilégiées sur immeubles et résultant d'actes ou jugements antérieurs au 4 août 1914 ne pourra être poursuivie avant l'expiration d'un délai égal à celui des hostilités augmenté de six mois à compter du décret fixant leur cessation, avec une disposition additionnelle de M. Lairolle tendant à étendre le bénéfice de la loi aux maisons à bon marché et aux jardins ouvriers.

Restaient l'article 28 bis, précisant que, pour la détermination du chiffre des loyers, il ne sera tenu compte que des prix en vigueur au 1<sup>er</sup> août 1914; un nouveau paragraphe de l'article 51, qui donne aux locataires sans bail la faculté de conserver la jouissance de leurs locaux aux conditions en vigueur au 1<sup>er</sup> août 1914 pendant une durée égale à celle de la guerre, et l'article 54 qui rend la loi applicable à l'Algérie et aux colonies. La Chambre les adopta sans débat.

Le président mit ensuite aux voix l'ensemble du projet et le proclama adopté par 302 voix contre 20. Un grand nombre de députés s'étaient abstenus.

Quelques instants plus tard, le bruit circulait dans les couloirs qu'après pointage et rectification du vote, le quorum nécessaire pour la validité du scrutin n'était pas atteint. Il s'en fallait, disait-on, d'une quarantaine de voix pour que le chiffre des votants atteigne la moitié de celui des députés.

Il y eut un moment d'émotion. Mais on avisait. Par d'amicales démarches, on amena un certain nombre d'absentéistes à voter contre l'ensemble du projet. Le chiffre des votants remonta ainsi et, à sept heures et demie du soir, le quorum était retrouvé.

Pendant ce temps, la Chambre ajournait, par 306 voix contre 189, l'interpellation de M. Charles Bernard sur la censure. Répondant, d'autre part, à une question sur la portée de la conférence économique interparlementaire qui se tiendra à Paris dans quelques jours, M. Aristide Briand, président du Conseil, indiquait qu'il n'entrerait nullement dans les intentions du gouvernement de participer à ses délibérations, mais que, des représentants des Parlements alliés devant se réunir à Paris, il les accueilleraient en s'inspirant de notre tradition française de large hospitalité.

On termine sur un incident. Un député socialiste, qui a d'ailleurs l'habitude de jouer les grotesques, prétendit poser en séance au président du Conseil, une série de questions refusées à l'Officiel et lui demander, notamment, d'indiquer à la Chambre « quand et comment se terminerait la guerre actuelle ». A la troisième question, l'Assemblée, consultée, lui retira la parole.

La Chambre s'ajourne enfin au 18 mai.

## Nouvelles parlementaires

La censure de la correspondance aux armées

La commission de l'armée a entendu hier le président du Conseil sur les conditions dans lesquelles la censure de la correspondance aux armées s'exercera à l'avenir.

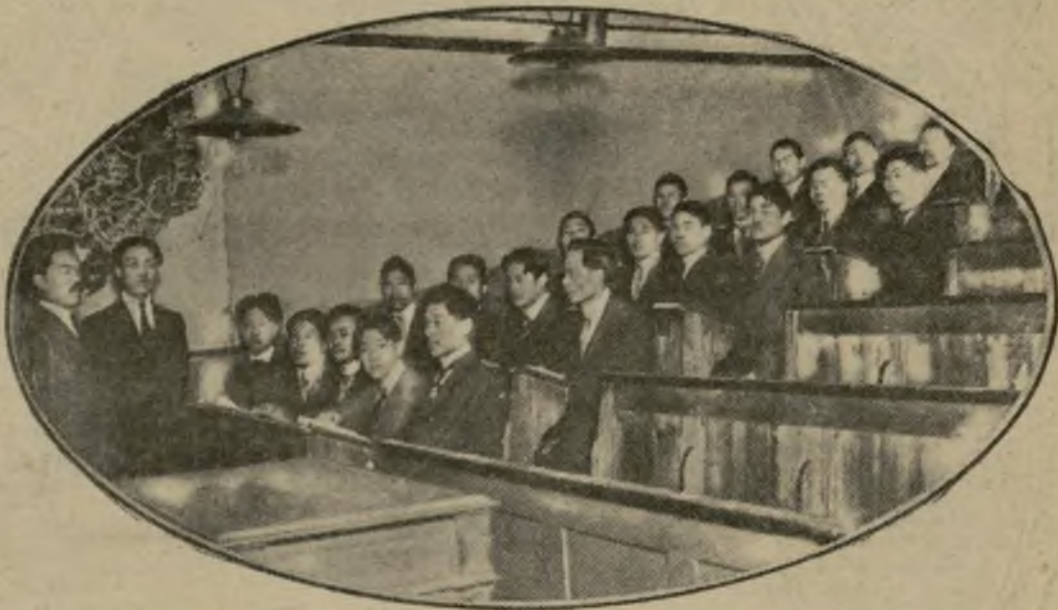
Pour les militaires ayant eu deux frères tués à l'ennemi

En réponse à une question de M. Dansette, le ministre de la Guerre vient de faire connaître qu'il est toujours disposé à signaler au général commandant en chef les noms des militaires ayant eu deux frères tués à l'ennemi en vue de leur affectation à des emplois où ils seraient, dans la mesure du possible, à l'abri des risques de guerre.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

## POUR L'INFLUENCE DE LA FRANCE EN EXTRÊME-ORIENT

## Un centre d'enseignement franco-chinois à Paris



Voici quelques semaines avait lieu la réunion constitutive de la Société d'Education franco-chinoise. M. Marius Moutet, député du Rhône, y exposa le programme et les moyens d'action de la Société. Après lui, M. Ts'ai Yuan P'ei, ex-ministre de l'Instruction publique en Chine, et M. Li Yu Ying (Li Che Tseng) montraient tour à tour « que la culture française convenait mieux que toute autre à la tournure d'esprit chinoise et aux aspirations de la Chine moderne ». M. Aulard, assistait à cette réunion où furent lus et approuvés les statuts de la nouvelle société.

De ces statuts, il résulte que l'on se propose la une extension des relations entre la France et la Chine et spécialement le développement intellectuel, moral et économique de celle-ci par l'enseignement de la science et des idées françaises. La société comporte : 1<sup>re</sup> une section philosophique et morale ayant pour objet de propager et de défendre les principes dirigeants de l'enseignement public de la France moderne en Chine. Cette section rédigera, traduira, publiera des ouvrages français et chinois, des bulletins périodiques et des organes de propagande;

2<sup>re</sup> Une section scientifique et scolaire dont la mission est : a) d'établir des relations entre les organisations savantes des deux pays; b) de créer de grands établissements scientifiques en Chine; c) d'introduire un grand nombre d'étudiants chinois en France; d) d'organiser des cours post-scolaires pour les travailleurs chinois en France; e) de multiplier les écoles et les cours de français en Chine;

3<sup>re</sup> Une section économique et sociale chargée de faciliter l'expansion économique française en Extrême-Orient, de favoriser l'organisation du travail des ouvriers chinois en France, de se mettre en communication avec les organisations compétentes.

La première « réalisation » de la société aura été — fonctionnant dès aujourd'hui — une école en partie double (rue de Bourgogne) : enseignement français et Ecole des langues orientales vivantes : enseignement en langue chinoise) que fréquentent vingt et un élèves chinois, choisis parmi les mieux doués de ceux qui, pour diverses raisons, vivent en France depuis un temps maximum de deux ans. A ce premier effectif d'étudiants viendront s'adjoindre d'autres disciples, liés dans le nombre des ouvriers chinois qui, un jour, travailleront dans nos manufactures.

L'œuvre, selon la nature des enseignements qui seront donnés, peut porter des fruits précieux. La société, d'ailleurs complètement distincte de l'Association franco-chinoise qui existe de longue date déjà, contribuera, parallèlement à ce groupement important, à l'établissement de liens plus intimes entre la jeunesse active, le brio intellectuel de la Chine, et la France qui se doit, aujourd'hui plus que jamais, de faire autant et mieux, à ce point de vue, que l'Allemagne.

Nous avons assisté hier à l'un des cours, et il convient de rendre hommage à l'assiduité de cette classe qui, une heure et demie durant écoulée, en sa langue maternelle, une analyse d'un texte classique, faite au point de vue grammatical. Le professeur, conscient de répandre un enseignement d'ordre rigoureusement moderne, appliqua à la grammaire chinoise des principes ultra-scientifiques qui auraient peut-être fort surpris les Célèstes d'il y a seulement vingt ans. Mais ce souci de méthode, ce procédé d'analyse rigoureuse, bien qu'assez nouveaux et subtils, ne sont point à blâmer; ils prouvent, au contraire, le caractère

sérieux, résolument moderniste, des leçons qui seront données à ces jeunes amis de la France. Foutillant la langue chinoise avec une telle minutie, apprenant le français bien que plus superficiellement, ils pourront après avoir été d'excellents interprètes, d'utiles surveillants de travaux usiniers, reporter dans leur pays un reflet bien vivant du nôtre.

Le ministre de l'Instruction publique français, M. Painlevé, en accordant à ce centre d'études l'hospitalité de l'Ecole des langues orientales, a montré quel intérêt il portait à l'œuvre nouvelle.

Pascal Fortunay.

## AU SÉNAT

## Le ravitaillement en blé et en farine

Séance de liquidation.

La Haute-Assemblée adopta, à l'ouverture, le projet relatif à la nomination au grade de sous-lieutenant des candidats admis à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole spéciale militaire, et des candidats admissibles à l'Ecole polytechnique, avec une disposition additionnelle de M. Noël rendant la même mesure applicable aux élèves de l'Ecole centrale, de l'Ecole des ponts et chaussées, de l'Ecole nationale des mines et de l'Ecole des mines de Saint-Etienne.

La discussion du projet complétant la loi du 16 octobre 1915 relative au ravitaillement de la population civile en blé et en farine fournit ensuite à M. Aimond l'occasion de donner au Sénat quelques explications sur le but à atteindre :

Il fallait, dit le rapporteur général, se préoccuper de réaliser la soudure entre la campagne 1915-1916 et la campagne 1916-1917.

Deux enquêtes ont été faites sur les stocks de blé existants. L'une donna un résultat pessimiste, l'autre un résultat optimiste. Ne voulant pas être surpris, nous avons tablé sur les résultats de l'enquête qui étaient les moins favorables. Nous étions alors ainsi de ne pas être gênés et de conserver un volant pour passer d'un exercice à l'autre.

Pour obtenir ce volant, deux solutions étaient à envisager : 1<sup>re</sup> augmenter les achats à l'étranger : mais cette solution avait pour inconvénient de faire sortir 100 millions de francs en or : nous l'avons écartée ; 2<sup>re</sup> augmenter le taux de blutage du blé en le portant de 74 à 77 0/0, en incorporant le remouillage à la farine, le son restant exclu. La sortie de l'or est donc évitée.

La commission s'est rangée à cette dernière solution. M. Aimond met toutefois le ministère de la Guerre en garde contre les réquisitions injustifiées qui n'ont d'autre effet que de faire monter les prix. M. Clémentel, ministre du Commerce, promet d'intervenir à ce sujet auprès du sous-secrétaire d'Etat à l'intendance.

L'ensemble adopté, le Sénat vote encore divers projets dont l'un accordant au ministre de l'Intérieur un crédit de dix millions de francs à titre de subventions extraordinaires aux départements envahis, puis la proposition tendant à instituer un diplôme à remettre aux familles des morts pour la Patrie depuis le début des hostilités et la proposition tendant à faciliter la réhabilitation des faillis simples ayant fait l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée à laquelle ils appartenaient.

Le Sénat s'ajourne ensuite au 18 mai.





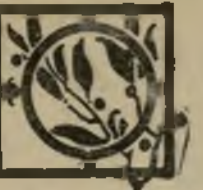
A Souain, à Hennemont, à Carency, à Massiges, à Ypres, à Barcy, en maints villages français ou belges Pâques n'aura pas réveillé les cloches. Mais on sait bien qu'elles ne sont pas mortes. Elles dorment. Avec quel éclat magnifique un jour elles parleront sur les

campagnes libres. En leurs flancs de bronze, elles gardent leurs voix claires pour ce jour-là, et leur hosanna glorieux n'en sera que plus sublime pour avoir plus longtemps tardé.





# L'Humour et la Guerre



## DIALOGUES DE POILUS

### Les Camouflés

La scène se passe dans une petite ville tranquille mais située cependant dans la zone des armées. La terrasse d'un café devant la gare. Trifouillard et Garemplo : deux braves R.A.T., sans campement devant l'hôtel et attendant.

TRIFOUILLARD. — Elles vont arriver nos épouses.  
GAREMPLOT. — Dans vingt-cinq minutes, oui, mon pote...

Un temps, durant lequel les deux braves restent les bras ballants, dans cette attitude spéciale aux soldats qui n'ont pas grand-chose à faire.

TRIFOUILLARD. — Dis donc, mon vieux... ça te fait plaisir qu'elle arrive, ton épouse ?

GAREMPLOT (sans conviction). — Mais oui...

TRIFOUILLARD. — Ça te fait plaisir parce que c'est toujours agréable de retrouver sa femme quand on ne l'a pas vue depuis six mois, mais, au fond, tu aurais préféré qu'elle ne vienne pas.

GAREMPLOT. — C'est pourtant vrai.

TRIFOUILLARD. — Oh ! je te comprends, va !... Tu as peur qu'elle te blague, Mme Garemplo, quand elle va te trouver ici, dans cette petite ville tranquille, où l'on entend le canon, mais où l'on ne risque pas de recevoir le moindre pruneau, où il y a



pas seulement eu le moindre bombardement... Toutes les maisons debout, pas même une ruine.

GAREMPLOT. — Pardon : les arènes, mais elles datent des Romains... On peut pourtant pas dire que ce sont les Boches qui ont fait le coup.

TRIFOUILLARD. — Pour sûr, elles ne vont pas nous trouver bien reluisants, nos femmes, quand elles nous verront, quand elles sauront ce que nous faisons.

GAREMPLOT. — C'est pas notre faute, après tout, si on nous en demande pas davantage.

TRIFOUILLARD. — Sous prétexte qu'on est des vieux, des pères de famille.

GAREMPLOT. — On était si content quand on a été envoyé ici... au front ! Tu te rappelles ce départ ? C'était beau !... Les gosses qui pleuraient, les femmes qui nous admiraient, et nous qui croyions que ça y était, qu'on allait devenir des héros comme les autres.

TRIFOUILLARD. — Ils le croient même toujours, au pays.

GAREMPLOT. — C'est tout de même vexant de penser que nos femmes vont s'apercevoir qu'on n'est pas des héros du tout, mais de simples gardes-voies, comme chez nous, et que le reste du temps on casse des cailloux sur les routes.

TRIFOUILLARD. — Que veux-tu, mon vieux !... Faut se faire une raison, puisqu'on n'a pas pu les empêcher de venir.

GAREMPLOT. — Comment diable ces futées-là ont-

elles pu obtenir des laissez-passer ?... Oh ! nous sommes bien mal gardés !

TRIFOUILLARD. — Il n'y a plus qu'à les recevoir.

GAREMPLOT. — Evidemment ! Mais ce qu'elles



vont nous blaguer ! Moi qui écrivais à la maison que j'étais un poilu pour de vrai.

TRIFOUILLARD. — Vieux, blagueur, va !

Pendant cette confession des deux amis, arrive soudain à grand fracas, devant la gare, une auto-canon, montée par deux poilus qui viennent réclamer du front, eux, ainsi que l'atteste leur aspect martial et la triple couche de boue qui couvre la voiture. Les poilus descendant de leur siège et pointant les deux braves terrifiés de surveiller un instant leur véhicule pendant qu'ils vont prendre un verre au café d'en face.

GAREMPLOT (tout en admirant l'auto-canon). — C'est un chic outil, tout de même !... Dire que ça vous abat un zeppelin comme moi j'abats une manille quand je fais ma partie après la soupe.

TRIFOUILLARD. — Certes, oui... c'est beau, et ceux qui sont dessus sont de vrais soldats... C'est pas des vieilles badernes comme nous.

GAREMPLOT. — Quand leurs femmes viennent les voir, elles peuvent être fières de leurs maris.

TRIFOUILLARD (se frappant le front). — Garemplo, mon vieux, j'ai une idée, et une belle encore... Tu vas voir...

Il saute dans l'auto-canon, s'installe au volant, se coiffe du casque que le poilu avait laissé sur son siège, rebâtit sur ses jambes le tablier de cuir couvert de boue glorieuse, enfin donne ainsi l'illusion qu'il est le conducteur de l'impressionnante voiture.

GAREMPLOT (admiratif). — Je comprends... Tu veux faire croire à ta bourgeoisie...

TRIFOUILLARD. — Mais oui... andouille !... Dépêche-toi... dans deux minutes, elles seront là... Viens à côté de moi, tu es mon pointeur. On va les épater pour de bon cette fois !

GAREMPLOT (ravi). — Faut-il être canaille, tout de même ! (Il pose le pied sur le marchepied, mais au



moment de grimper dans la voiture il jette un regard sur la guéule menaçante du 75, qui se dresse fièrement derrière eux, et, se ravissant.) Dis donc, Trifouillard... tu es sûr qu'il n'est pas chargé au moins ?

(Dessins de R. Chancel.)  
Ayuntamiento de Madrid

Jules Chancel.

## Journaux du Front

### PETIT TRAITE DE MINÉRALOGIE

De la Première Ligne (3<sup>e</sup> d'artillerie coloniale, 78<sup>e</sup> batterie, S. P. 86) :

ACIER. — La nouvelle graine dont on ensemence les champs du front et d'où germera la victoire. Métal extrait des jarrets de tout bon coureur à pied.

ALAÏN. — Bois, pardon ! métal dont on fait les cloches. Les principales propriétés de ce métal sont d'être sacré, trembleur et agité. Celles-ci ont été découvertes par un poète minéralogiste qui les a décrites dans le vers fameux :

L'alaïn sacré tremble et s'agite.

Les Boches font garder ce métal jour et nuit, car ils sont maintenant certains que nos poilus leur casseront l'alaïn.

ARGENT. — Métal comestible appelé communément « gallette », sans doute parce qu'on le mange aussi facilement que cette pâtisserie ; a sur cette dernière le gros avantage de ne point donner d'indigestion. Peut se transformer en tout ce qui est imaginable. L'homme joue avec et la femme le change en chapeaux, chichis, etc., etc. Se liquéfie facilement ; le poilu l'appelle alors « pinard ». Bien que l'argent soit un métal précieux, on en a en France de petits ronds à partir de 50 centimes. L'Allemagne en débite aussi, mais sous le nom de « mark », et ils ont ce privilège curieux d'être 50 0/0 au-dessous du prix « marké » !

### LANTERNES

#### De l'Echo des Tranchées :

Depuis dix-neuf mois que les Allemands n'en ont plus que pour trois mois, et que les journaux nous le répètent chaque matin, nous finirons bien par le savoir. Mais il est un point sur lequel ils n'ont pas assez insisté.

Puisqu'on nous annonce le désastre financier des Boches et leur pénurie en hommes, il semble qu'on aurait pu mettre mieux en valeur ce signe de faiblesse qui paraît en leur recrutement ; ils ne se servent au front que de lanternes sèches. Faut-il qu'ils soient à bout pour utiliser des lanternes douées d'une si déplorable, d'une si gênante infirmité !

Allons, courage ! La fin est proche !

### LES FRUITS DE LA TRANCHEE

De M. Emile d'Aunival, dans la Mitraillette (S. P. 120) :

#### LA GRENADE

La grenade aime beaucoup faire parler d'elle ; elle est bruyante. On la prétend irresponsable et aléatoire de folie légère ; elle a un grain. On doit même à la vérité de dire qu'elle en a plusieurs.

C'est une arriviste ; mais, comme elle est incapable par elle-même de se faire connaître, elle cherche des protecteurs sérieux ; elle se fait lancer.

D'un tempérament irascible, pour un rien elle s'échauffe ; sa colère mûrit, elle éclate.

Vaut-il mieux recevoir en cadeau une grenade entière ou quelqu'un de ses morceaux ? Nous avons pu voir un Boche qui avait eu la chance d'être doté d'un seul quartier ; il n'a voulu nous fournir aucun éclaircissement.

L'arbre qui porte les grenades n'a pas d'écorce, mais un régiment velu. Le grenadier est un poilu.

Le sirop de grenade n'est jamais fait avec des grenades, quoiqu'il soit d'une rougeur éclatante.

### ENCORE LA SCIENCE GERMANIQUE

#### Du Télé-Mail (S. P. 107) :

Notre correspondant en Allemagne (car le Télé-Mail a un correspondant, même là-bas) nous rapporte un fait extraordinaire qui donne la mesure de la fausseté germanique et des procédés employés pour soutenir l'opinion publique découragée par la prolongation des hostilités.

Notre correspondant, qui se double en même temps d'un physicien, examinant, ces jours derniers, outre tout, le spectre solaire, lorsqu'il constata avec stupéfaction que les radiations chimiques étaient absentes de ce spectre. Une enquête subtilement menée lui apprit que c'étaient les physiciens et chimistes allemands qui, par un procédé encore inconnu, et sur ordre du gouvernement, captaient ces radiations sur toute l'étendue de l'empire. Dans quel but ? Parce que, nous expliqua notre correspondant, ce sont ces radiations qui donnent aux feuilles des arbres et des plantes la couleur verte qu'elles revêtent au printemps ; le gouvernement impérial les supprimant, les champs et les forêts allemands ne verdissent pas cette année ; le peuple allemand se croira toujours à l'hiver 1915, et la guerre ne lui semblera pas aborder une nouvelle année.

Et voilà comment on forme l'opinion allemande ! O subtilité germanique !

### UNE BONNE PLACE A PRENDRE

#### Du Canard Poilu :

ON DEMANDE un concierge pour la guilotine 37. Prière de s'abstenir si l'on n'est pas muni d'un solide gordon Bickford.



# L'Humour et la Guerre



— Qui aurait cru que moi, charcutier dans le civil, j'habituerais un jour un boyau...  
(Les Mèges)



— Tu entends ce que dit notre maître. Encore un jour sans viande...  
— Zut alors !... Encore un jour sans os !  
(Mars Tryon)



— Qui m'aurait dit que je ferais fortune en repassant les ciseaux de la Censure !...  
(Bonheur)



— De nombreux héros meurent chaque jour pour la patrie ! Il faut que nous fassions aussi des sacrifices...  
— Tu as raison : nous irons demain à la grande fête organisée au bénéfice de la Croix-Rouge...  
(Numéro Turin)



SA VUE BAISSE  
— Sur la carte Verdun me semblait moins loin...  
(Argoutroche, Journal des tranchées)



— A quoi ça ressemble Verdun ?  
— A Paris.  
— C'est vrai ?  
— Bien sûr, puisqu'on ne peut pas y entrer...  
(L. Vidame)



GAZ ASPHYXIANTS ET PHOTOGRAPHIE  
— Attention ! Ne bougez plus et mourrez !  
(London Gazette)



— C'est extraordinaire, ce bruit que font en tombant les œufs de ces maudits oiseaux ! Ils ne doivent pas être frais...  
(London Opinion)



L'Officier — Cuisinier vous lui supprimerez une ration sur deux, ça lui apprendra à avoir un ventre de colonel, n'étant que simple soldat.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

Le blessé  
de M<sup>lle</sup> Bouffette

A peine la guerre venait-elle d'être déclarée que M<sup>lle</sup> Bouffette s'ingéniait à se rendre utile, ce qui partait d'un bon naturel. Quinquagénaire, riche et inoccupée, elle eut l'idée toute simple d'organiser un hôpital auxiliaire dans une maison de campagne qu'elle possédait aux portes de la petite ville et de se consacrer à la guérison des blessés.

Les belles madames de Chantepie, heureuses de jouer aux infirmières et de se vêtir de blanc, promirent avec empressement leur concours à M<sup>lle</sup> Bouffette, qui décida le vieux docteur Péchaire à assumer la direction médicale de la future formation sanitaire, et, dans l'affaire d'un petit mois, l'hôpital se trouva prêt à fonctionner ; il n'y manqua plus que des blessés.

Et c'est là, justement, que commencèrent les difficultés.

C'est en vain que M<sup>lle</sup> Bouffette s'était adressée à des personnalités considérables parmi ses relations, en vain qu'elle avait fait agir auprès du directeur du service de santé de la région : rien n'y faisait ; les trains sanitaires passaient bêtement devant la petite gare de Chantepie sans daigner s'y arrêter.

— Mademoiselle Bouffette, disait le bon docteur Péchaire, l'opérette nous guette... Et je n'ose plus sortir dans la crainte de rencontrer de braves gens qui, avec un petit air d'en avoir deux, me disent : « Eh bien !... et ces blessés ? »

— Patientez, répondait M<sup>lle</sup> Bouffette pleine de confiance, il n'est pas possible que nos efforts demeurent vains...

Et elle avait raison, cette excellente M<sup>lle</sup> Bouffette de ne point désespérer, car voici qu'un matin, comme elle guettait aux alentours du chemin de fer, sous le fallacieux espoir qu'un convoi de blessés déposerait à son intention quelques hypothétiques malades, un train régulier de voyageurs entra en gare ; et le contrôleur se précipitant vers un employé :

— Avez-vous un hôpital par ici ? Un soldat qui est dans le train se trouve au plus mal... Il lui est impossible de continuer sa route... Il faut absolument le descendre...

M<sup>lle</sup> Bouffette avait entendu ce bout de conversation, et, le cœur défaillant de joie :

— Un hôpital ? Mais comment donc !... J'ai vingt lits qui attendent...

Et, se tournant vers la petite bonne qui l'accompagnait :

— Vite, Aglaé, cours avertir le docteur Péchaire et toutes ces dames... Dis à Arsène d'amener la voiture... vite... vite... Un blessé... Enfin, nous allons inaugurer mon hôpital...

En vérité, l'homme que les employés extirpèrent péniblement d'un compartiment de troisième classe était bien l'être le plus maupiteux qui se puisse voir... Cependant, averti par Aglaé, le bon docteur Pé-

chaire était arrivé en courant, suivi des belles madames de Chantepie qui avaient tout juste pris le temps de passer leur blouse blanche sur leur tailleur et de coiffer leur voile. Le cortège se dirigea vers l'hôpital auxiliaire où Lalie, la cuisinière, s'agitait devant ses fourneaux rapidement allumés et préparait un déjeuner capable de nourrir trente-cinq personnes.

A vrai dire, quand, le blessé ayant été déshabillé, baigné, lavé, douillettement couché dans un lit bien blanc, le bon docteur Péchaire l'examina, il ne put s'empêcher de hocher la tête, car sur tout ce corps vigoureux ne se voyait la trace d'aucune blessure, et l'auscultation ne trahissait aucun mal, le poulmon, le foie, la rate et le cœur paraissant fonctionner le mieux du monde.

— C'est curieux... très curieux... murmurait-il en considérant cet étrange malade.

— Est-ce grave ? demanda M<sup>lle</sup> Bouffette, angoissée.

— Je ne le pense pas. On dirait... on dirait... qu'il souffre tout simplement d'inanition...

— D'inanition ? Vous voulez rire...

Mais, ayant appelé Lalie, le docteur lui demanda si son bouillon était prêt, et comme elle apportait une pleine marmite où nageaient une vingtaine de livres de bœuf, il en fit ingurgiter quelques gouttes au malade ; et ces dames, émerveillées mais un peu confuses, assistèrent à une véritable résurrection.

— Vous voyez... triompha doucement le docteur ; et maintenant faites-lui boire de temps en temps une bonne gorgée de bouillon, ajoutez un verre de bon bordeaux, laissez-le reposer, et... vous m'en direz des nouvelles.

Et le lendemain, en effet, après avoir été veillé toute la nuit par ces dames qui s'étaient relevées à tour de rôle, le teint fleuri, l'œil vif, n'ayant plus du tout l'air malade, le soi-disant blessé, s'adressant à M<sup>lle</sup> Bouffette, entourée de ses infirmières, lui disait :

— C'est tout de même chic ce que vous avez fait pour moi...

— Mon ami... rien n'est de trop pour les défenseurs de la patrie... pour les valeureux soldats qui risquent leur vie pour défendre la France.

— Mais... c'est que je ne suis pas soldat... Je ne suis même pas Français... Je suis un pauvre Suisse qui, ne pouvant plus vivre dans son pays, s'est expatrié en France...

— Mais ce costume militaire ?

— Je vais vous dire... C'est à Lyon, où, ne trouvant pas à me caser, je me suis jeté dans le Rhône, décidé à mettre fin à ma misère... Des soldats m'ont repêché, et comme, bien entendu, je n'avais pas d'habits de rechange, ils m'ont affublé de cette défrêque...

M<sup>lle</sup> Bouffette pensa s'évanouir ; mais l'autre continuait :

— Puis, ils m'ont pris un billet pour que je retourne dans mon pays... Mais j'ai dû me tromper de train... Tout de même, c'est bien gentil à vous d'avoir recueilli un pauvre homme qui, sans votre charité, serait sans doute mort de faim à cette heure.

Rodolphe Bringer.

Lombard, Laborde  
Garfunkel et C<sup>ie</sup>

(24<sup>e</sup> ET 25<sup>e</sup> AUDIENCES)

## Vers la clôture des débats

Continuation des plaidoiries en faveur des accusés du dernier plan.

C'est tout d'abord, à l'audience du matin, M<sup>r</sup> Jacobson qui, pour Mme Feldstein-Mintz sollicite un acquittement. Mme Feldstein, prévenue libre, fut présentée à Garfunkel par Rueff. Le « policier-amateur » lui offrit d'obtenir la réforme de son mari. Il demanda 10.000, puis 40.000 francs. Mis au courant des pourparlers engagés en sa faveur, M. Feldstein écrivit du front à sa femme la seule réponse qui convenait : « Mets ces gens-là à la porte, ce sont des escrocs ». L'épouse exécuta à la lettre cette consigne, et M<sup>r</sup> Jacobson de s'étonner des poursuites dont sa cliente est l'objet dans ce scandale.

L'après-midi est consacré aux dernières plaidoiries.

Successivement, M<sup>r</sup> Nebut-Renault, pour le docteur Gesland ; Lagasse, pour le docteur Dumoret ; Auvelain, pour le sergent Bordes ; Lœwel, en faveur d'Abraham Weill, le « doyen des accusés » ; Ceccaldi, pour le soldat Gaston Lévy, « victime de Garfunkel, chef d'orchestre de la P. de P. », soumettent la même thèse. M<sup>r</sup> Charles Philippe, réplique spirituellement à M<sup>r</sup> Ceccaldi ; puis M<sup>r</sup> Albert Noël démontre l'innanité de l'accusation contre l'épicière Denichal.

C'est enfin M<sup>r</sup> Antony Aubin qui présente la défense du docteur Saint-Maurice.

Après s'être montré sévère à l'égard de l'adjudant Ménard qui simula la maladie et se fit l'auxiliaire des policiers, le défenseur synthétise tous les faits de l'accusation :

— Rien, dit-il, ne peut être argué contre Saint-Maurice pour le faire condamner. Vous acquitterez un innocent.

Le colonel Favart procède au dernier interrogatoire. Pierron et Du Bosq ont dit toute la vérité. Lombard l'armoie, Garfunkel est innocent, Saint-Maurice est victime d'un simulateur. Les autres accusés seront entendus lundi matin ; les débats seront déclarés clos et le conseil délibérera.

Alfred Bougenier.

## "EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes  
qui lui sont envoyées par ses  
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

FEUILLETON D' "EXCELSIOR" DU 23 AVRIL 1916

31

## Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

## CHAPITRE XXVIII

## L'enfant de la condamnée

Il ne pouvait s'accoutumer à la pensée que Lison était destinée au supplice. Et il se disait :

— Ils ont raison en France, lorsqu'ils appellent les Allemands : des barbares. Ce n'est pas une loi de la guerre d'accomplir un crime pareil.

Le docteur vivait depuis quarante ans en Allemagne. Le martyre de la condamnée de Zwickau venait seulement de lui ouvrir les yeux.

Lison, la veille du procès, alors qu'elle avait encore toute sa raison, lui avait raconté son histoire entière. Car à ce moment elle n'avait plus rien à cacher.

— C'est impossible, pensait le vieux médecin en essayant de sommeiller, on ne peut pas exécuter cette enfant comme une criminelle !

Il eut la pensée d'envoyer une supplique à l'empereur.

Peut-être ferait-il mieux de s'adresser au roi d'Espagne ?

Il avait lu dans des journaux que, depuis la guerre, des condamnés avaient eu la vie sauve grâce à son intervention.

Mais comment exposer à ce souverain le cas de Lison ?

L'avocat Sprung avait qualité pour le faire. Mais certainement il ne voudrait pas s'en charger, afin de ne pas déplaire à ses chefs.

Un oberleutnant n'a guère envie d'ordinaire de contrecarrer les jugements de ses supérieurs, et surtout dans l'armée allemande.

Les beaux-parents de la jeune femme, à Paris, étaient plutôt désignés pour implorer le roi.

Mais à présent il était trop tard. Il aurait fallu le faire dès le prononcé du jugement, car maintenant la justice allemande allait certainement réclamer sa proie.

Et cela sitôt que la jeune femme se lèverait ! Peut-être même avant qu'elle ne soit tout à fait remise.

Que de cruautés engendrait la guerre. Ou mieux la vengeance d'un peuple qui n'avait pas triomphé aussitôt suivant ses projets !

Le docteur Weiss se reprochait amèrement de n'avoir pas écrit plus tôt et avec plus de détails à Paris.

Maintenant il ne devait pas laisser s'accomplir un pareil crime.

Et il se mit sur-le-champ à élaborer des plans irréalisables, qu'il rejetait à peine évoqués.

Que pouvait-il faire ?

Il aurait volontiers sacrifié tout le petit héritage qu'il venait de recueillir en Suisse pour récompenser des géoliers qui laisseraient Lison s'échapper.

Mais, même s'il les achetait, la jeune femme serait trop faible pour s'enfuir ; il fallait trouver autre chose.

Et puis il y avait cette chose atroce : l'enfant enlevé à sa mère, sans qu'elle s'en doutât ; et enfant qu'elle ne connaissait pas et dont, ayant été chloroformée, elle ne soupçonnait point l'existence !

— Heureusement, pensait le docteur, que l'infortunée est folle, et que sa démente si douce et inoffensive la préserve de tant d'horribles douleurs !...

Pourtant, afin de sauver Lison, le bon médecin devait prendre un parti.

Pendant six longs jours il y réfléchit sans cesse. Mais aucune solution ne vint à son esprit pour lui apporter un espoir.

## CHAPITRE XXIX

## A la place d'une morte

Le septième jour, le docteur Weiss venait de visiter Lison et allait traverser la cour de la citadelle pour regagner Zwickau, lorsque soudain il s'entendit appeler par le directeur Fleischer.

— Eh bien ! demanda celui-ci, comment se porte notre condamnée ?

— Elle est encore bien faible, répondit le médecin. Cependant j'espère que d'ici peu de jours elle pourra se lever.

Mais il n'osa point ajouter que l'état mental de Lison s'améliorait petit à petit, et qu'elle avait par instant de véritables éclairs de lucidité.

Elle reconnaissait le docteur, et lui serrait les mains avec reconnaissance.

Quand on l'appela Lison, ou Mme Darney, elle tournait la tête. Auparavant, elle n'avait pas même conscience de son nom.

A la vérité, cela ne manquait pas d'effrayer infiniment celui qui lui donnait des soins. Si elle

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservés.



# En feuilletant les Revues

Mme Edith Wharton continue dans la *Revue des Deux-Mondes*, la suite si intéressante de ses « Visites au front ».

Voici un passage où elle raconte ce qu'elle a vu aux environs d'Ypres :

Nous allions partir quand nous entendîmes au-dessus de nos têtes un bruit d'hélice, suivi d'une volée de coups de mitrailleuse. Bien haut dans le bleu, juste au-dessus de la ville morte, un avion planait ; et tout autour, des centaines de shrapnells éclataient en touffes blanches dans le ciel d'été, comme les flocons de neige subarctiques de la légende italienne. Ils s'élevaient de plus en plus, à la poursuite du taube qui montait plus vite encore, jusqu'à ce que chasseurs et gibier se perdissent dans la brume et que la mitrailleuse se tût. Nous lâchâmes Ypres enveloppée du même silence de mort où nous l'avions trouvée.

Nous revînmes à Poperinghe, où mes réfugiées des Flandres m'avaient demandé de chercher pour elles certains coussins spéciaux pour la fabrication des dentelles. Ce modèle est introuvable en France ; on m'avait assuré que j'en pourrais découvrir dans un couvent de la ville. Mais lequel ?

Poperinghe, quoique peu atteinte par la guerre, est à peu près vide. C'est la désolation, mais sans désordre. On dirait une ville sur laquelle un mauvais génie aurait jeté un sort. Nous errâmes de quartier en quartier, à la recherche du couvent. Enfin, un passant nous montra une porte à laquelle nous nous inclinâmes en devoir de frapper. Une figure monastique apparut derrière la judas levé. Non, il n'y avait là aucun coussin de dentellière, et la religieuse n'avait jamais entendu prononcer le nom de l'ordre dont nous parlions. Mais il y avait encore les Pénitentes, les Bénédictines. Essayons...

Nous reparlâmes, une ou deux fois, nous vîmes s'encadrer dans les fenêtres des figures qui exprimaient le plus vif étonnement, car les rues étaient désertes. Enfin, nous arrivâmes à un couvent où il ne restait pas une seule religieuse, mais où le gardien nous laissa pénétrer. Ce fut un dédale de corridors bleu pâle ; un escalier glacial ; des chambres qui encombrent la lavande ; une chapelle avec des saints dans des niches entre des bouquets de fleurs de papier, et, pour finir, une classe aux bancs alignés en face d'une statue de la Vierge en manteau bleu. Là, gisaient à terre des rangées et des rangées de coussins sur chacun d'eux un bout de dentelle était commencé ; ils avaient été abandonnés par les élèves et les religieuses dans la précipitation de la fuite. Pourtant aucune trace de désordre : les coussins étaient symétriquement alignés et un mouchoir était jeté sur chacun d'eux. Cet ordre méthodique de la vie paraissait plus triste que si tout eût été laissé dans le désordre. C'était comme le symbole de l'activité paralysée de ce peuple tout entier. Il y avait, dans cette maison, un petit monde de femmes et d'enfants occupé à une tâche utile, qui, aujourd'hui, erre sans foyer et sans pain. Et il en est ainsi dans des dizaines, dans des centaines de villes envahies, dans des milliers de maisons ! Les aiguilles du temps ont été arrêtées. Le cœur de la vie ne bat plus. Toute espérance, tout bonheur, toute industrie ont été étouffés, non pas pour réaliser quelque grand objet militaire, ou pour abrégier les horreurs de la guerre, mais simplement parce que, partout où s'étend l'ombre de l'Allemagne, il faut que tout pourrisse dans sa racine...

Dans la *Revue des Deux-Mondes* également, M. Georges Blanchon constate avec grande justesse que la « Guerre se transforme sous nos yeux ».

Et il conclut :

De ces nouveautés, qui naissent de la guerre, toutes n'ont pas le temps de mûrir et de s'y mêler avant sa fin, mais cependant chaque jour en introduit quelques-

unes dans l'art militaire et dans le drame sanglant que nous voyons se dérouler ; plus celui-ci se prolonge et plus il se transforme. Les éléments techniques nouveaux ne sont pas la seule cause de ses changements d'aspect : il faut tenir compte aussi des progrès de leur application. Nous pouvons encore avoir la surprise de modifications profondes, soit qu'on imagine quelque procédé technique, soit qu'on donne à des moyens connus une importance qu'ils n'avaient pas. On n'ignorait pas l'artillerie lourde en 1914 : c'est la proportion et le nombre qui en sont aujourd'hui modifiés. Cela suffit à bouleverser la tactique.

Il faut donc être prêts, jusqu'au bout, à intensifier les recherches et les fabrications et à porter chacun des facteurs du succès à son plus haut degré possible. Il ne suffit pas d'égaliser aujourd'hui un ennemi qui tend, à tout instant, à se dépasser lui-même. La force qu'on doit affronter n'est pas née au moment où notre préparation la combat, et il faut mesurer nos coups à un adversaire à venir. C'est pourquoi il est nécessaire de voir loin et de faire grand. L'étréitesse, la nonchalance, l'économie mal placée seraient funestes.

Puisque la guerre évolue avant même de s'achever, puisqu'elle est un art vivant et mouvant dans nos mains, c'est quelque chose qui doit nous prendre tout entiers ; il faut la faire non seulement avec tout ce qu'on a, mais avec tout ce qu'on est, mais avec toutes les ressources de l'esprit et de la volonté, avec toutes les richesses des forces vivantes, leur plasticité, qui enveloppe les obstacles, leur souplesse rebondissante sous les chocs, leur passion aux mille visages et leur ténacité à l'invariable étreinte. Jamais, jusqu'au dernier moment, nous n'aurons le droit de nous endormir dans la sécurité d'une formule définitive.

L'Opinion a trouvé dans un numéro du *Vorwärts* du 10 avril ce croquis d'un dimanche à Lille :

On devine la différence profonde d'avec les dimanches lillois d'autrefois, où la population française grouillait joyeuse et libre par les rues. Beaux dimanches qui revivront un jour prochain.

En arrivant dans la rue Nationale, j'entends les sons d'un lointain concert. La place et les rues qui y débouchent sont encombrées d'auditeurs, presque tous habillés de *feldgrau*. Officiers et hommes de troupe vont et viennent. On aperçoit des uniformes du dimanche et d'autres que couvre la vraie boue des tranchées. Le public français se tient plutôt à l'écart ; il ne se sent pas à l'aise parmi tout ce gris. Mais les dames, j'entends celles qui portent une épaisse couche de fard, ne résistent tout de même pas au plaisir du concert. Les gamines et des petites filles circulent çà et là, offrant des allumettes, des cigarettes, des cartes à jouer.

Je vais à la gare du Nord pour acheter les derniers journaux allemands. Devant la gare, un attroupement : des avions sont en vue, spectacle qui semble avoir pour six, huit avions. Comme ils s'approchent, nos canons les Français ont l'air particulier. Trois, quatre, cinq, commencent à cracher cinq ou six coups à la fois. Quelques secondes plus tard, on aperçoit dans le ciel les petits nuages blancs des shrapnells, parmi lesquels les avions ennemis semblent circuler avec indifférence. On tire de tous les côtés ; mais ils se sont élevés hors de portée et ils finissent par s'évanouir dans le firmament. Ce qui n'empêche pas les Français de rester là, gesticulant vers le ciel.

La flânerie dans les rues de Lille est fatigante, à cause du pavé qui n'est pas particulièrement bon. Il faut bien avouer que, dans nos grandes villes, nous sommes accoutumés à autre chose. Je me décide à aller au *Feldgrau*, une grande brasserie allemande qui s'est installée dans une salle, rendez-vous de tous les soldats assouffés.

## THÉÂTRES

### M<sup>lle</sup> GENEVIEVE VIX NOUS DONNE SES PREMIÈRES IMPRESSIONS D'ESPAGNE

Mlle Geneviève Vix, qui effectuera aujourd'hui sa rentrée à l'Opéra-Comique — où elle n'a pas paru depuis janvier 1914 — vient d'accomplir en Espagne une tournée de deux mois qui lui laissera le plus durable souvenir.

Nous l'avons surprise hier, alors qu'elle, à peine descendue du train, elle donnait à quelques intimes ses impressions toutes fraîches.

— J'ai été gâtée une fois de plus, nous dit-elle, et j'ai pu voir de près les sympathies qui sont depuis longtemps acquises à la France. Nous avons là-bas



M<sup>lle</sup> GENEVIEVE VIX

(Dessin d'après le portrait de J. Corabent.)

de nombreux amis très sincèrement attachés à nos idées, aimant notre art, notre musique, mais admirant avant tout le courage de notre armée et n'ayant jamais douté de la justice et de la victoire de notre cause. Cela m'a donné la joie de chanter *Manana* et *Thais* — en français — devant des salles enthousiastes, et les quêtes que j'ai faites au bénéfice de la Croix-Rouge ont été très fructueuses. Notre art et notre propagande sont donc compris comme ils méritent de l'être et ce n'est pas une curiosité futile qui nous fit le meilleur accueil, mais une sympathie bien marquée, pleine de nuances et de tact.

« Nous ne sommes pas restés chez nous sur le souvenir d'une Espagne romantique, exclusivement romanesque, et cependant nous la voyons encore à travers les jolis contes de Musset, les poésies où bruissent les éventails dans la salle, cependant que, sur la scène, les castagnettes crépissent. La réalité, c'est que ce pays neutre est tout vibrant des choses de la guerre et que son élite ne cesse pas de songer aux destinées

## SITUATIONS

Brochure envoyée franco. PIGIER rue de Rivoli 53. Paris.

## Distractions pour les tranchées

N° 160. — DAMES  
par M. Gaston Reunin



Les blancs jouent et gagnent.

N° 161. — CURIOSITE

N° 161. — CURIOSITE

Deux personnes mettent sur la table les vingt pions blancs d'un jeu de dames. (On peut prendre vingt haricots ou vingt allumettes, etc., etc.). Elles conviennent que chacune prendra à tour de rôle un, deux ou trois pions (ou autres objets). Celle qui sera obligée de prendre le dernier pion (haricot ou allumette) aura perdu la partie.

Montrer comment celle qui joue la première peut toujours s'assurer la victoire.

N° 162. — LOGOGRIPHE (Sonnet) 147

— Sans tout à fait me dire à la joie d'espérer,  
Je suis le plus souvent fille de la douleur,  
Et, comme l'osier, me présentant unie,  
Deviens supplique admise auprès du Créateur.  
— Qu'à volé sur moi, s'étranglant s'opère,  
A ton chevet, me voici minuant, cher lecteur,  
Boisson : — tranchant : — de bien tout secouer contraindre,  
— Deux notes de musique et de bonne valeur,  
— Monnaie : — oiseau dévot par le naturalisme,  
— De Shakespeare un héros : souverain l'amiante,  
Que la scène a, chez nous, dûment poésée ;  
— Amas d'eau : — du foyer le gardien présidé ;  
— A Toulouse, nanti du pouce militaire,  
General qui périt victime d'un méandre.

### SOLUTIONS DES PROBLEMES

N° 157. — 1. 22 18 2. 13 22  
3. 44 40 4. 35 33  
5. 30 6 gains. 6. 24 25  
7. 18 8 suivi de 9. 4. gagnent ensuite très facilement.

devait mourir, il valait mieux qu'elle ne s'en doutât pas jusqu'au dernier moment.

Et si, de plus, la secousse éprouvée par la maternité devait après des soins lui redonner la raison, ne serait-il pas effroyable qu'elle réclame l'enfant qu'on lui avait enlevé ?

Le docteur pensait qu'en retrouvant l'équilibre de son cerveau, si cela se produisait un jour, elle serait capable de se souvenir !

Mais Fleischer, interrompant ces méditations, ajoutait :

— Espérons qu'elle sera capable de marcher bientôt pour que justice se fasse...

« Le gouverneur m'a fait appeler ce matin pour m'en parler. »

— Alors ?

— Dans deux ou trois jours vous ferez un rapport disant qu'elle peut recevoir sa peine.

— Je ferai un rapport... murmura la médecin malade.

— Mais ce n'est pas tout, continua Fleischer.

« J'ai dressé la liste de soixante personnes, hommes, femmes et enfants qui doivent partir ce soir vers la Suisse pour l'échange des prisonniers civils.

« Les nôtres, qui viennent de France, sont déjà en route et arriveront demain à Genève. »

— Cela ne me concerne point ! dit le docteur Weiss qui voulait ne plus s'occuper que de Lison.

— Si dans ceux que nous renvoyons il y a des blessés et des gens malades, il faut un médecin pour accompagner le convoi. Vous avez été désigné, et cela vous permettra de faire un petit séjour en Suisse dans votre pays.

— Vous êtes trop aimable, monsieur le directeur.

— Non, c'est l'ordre du gouverneur. Vous partirez avec les rapatriés. Pour l'état de la femme

Darney, faites votre rapport par avance. Je mettrai la date moi-même quand il le faudra.

Le docteur comprit qu'il était suspect de trop s'intéresser à Lison et qu'on voulait l'éloigner.

— Je ferai peut-être bien de visiter les malades qui doivent partir, dit-il. Je ne sais point si l'amputée de la chambre 10 pourra supporter le voyage !

— Cela m'est égal répondit Fleischer, comme elle sera portée sur une civière, je ne vois aucun empêchement.

Le docteur reprit le chemin de l'infirmerie.

Le convoi des rapatriés devait quitter la citadelle le soir à neuf heures pour traverser la ville et gagner la gare en évitant des manifestations.

Dans la chambre 10, contiguë à la pièce qu'occupait Lison, la malheureuse, à laquelle on avait dû couper la jambe était au plus mal.

— On était avant beaucoup empiré depuis quelques jours. Le bon médecin navré la considérait en songeant que peut-être elle ne passerait pas la nuit, si même elle pouvait aller jusqu'au soir.

— Quelle folie pensait-il, de faire voyager cette malheureuse !

Dans le couloir, des infirmiers arrangeaient déjà une civière fermée avec des rideaux.

Le docteur revint chez lui pour faire ses préparatifs de départ.

Mais la pensée de Lison qu'il allait laisser au bourreau ne l'abandonnait point.

Il écrivit le rapport la concernant dans le sens qu'avait demandé le directeur Fleischer.

Il ne pouvait pas faire autrement. Du reste, s'il ne le rédigeait point, l'autorité s'en passerait aisément.

(A suivre.)



de la France et de se sentir chaque jour plus émue par l'incomparable effort qui doit nous donner la victoire. »

**A l'Opéra.** — Programme de la semaine : Lundi de Pâques, Faust, de Gounod (Mme Edvina et M. Gaudier).  
Judi 27 avril, l'Etranger, action musicale en deux actes de M. Vincent d'Indy ; Trois (acte II, premier tableau), de J. Massenet (Mme Marguerite Carré, MM. Lestelly et Sully-van); Carême-Prenant, concert du dix-septième siècle, argument de M. Fr. Funck-Brentano, chorégraphie de M. F. Ambrosini.

Dimanche 30 avril, Samson et Dalila, de M. C. Saint-Saëns.  
**Aux Capucines.** — Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, première matinée de la pousse! Mon amie fait du théâtre, comédie : cinq minutes, s.p.p. prologue avec la brillante interprétation du soir, miss Clumpion, M. Berthez, Mlle Mériandol et Jane Salut-Bonnet, etc.

#### DIMANCHE 23 AVRIL

##### La matinée

**Opéra.** — Relâche.  
**Comédie-Française.** — Relâche.  
**Opéra-Comique.** — A 1 h. 30, la Tosca, les Amoureux de Catherine.  
**Odéon.** — A 2 heures, Tricoche et Cacolet.  
**Réjane.** — A 2 heures, Madame Sans-Gêne.  
**Tréport-Lyrique.** — A 2 h. 15, Monzelle Nilouche.  
Même spectacle que le soir : Ambigu, 2 h. 45 ; Antoine, 2 h. 30 ; Apollo, 2 h. ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 45 ; Châtelet, 2 h. ; Cluay, 2 h. 15 ; Déjazet, 2 h. 30 ; Gaîté-Lyrique, 2 h. 30 ; Grand-Guignol, 2 h. 30 ; Gymnase, 2 h. 50 ; Théâtre Michel, 2 h. 30 ; Porte-Saint-Martin, 2 h. ; Palais-Royal, 2 h. 30 ; Renaissance, 2 h. 30 ; Sarah-Bernhardt, 2 h. ; Variétés, 2 h.

##### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

**Olympia.** — (Voir programme soirée.)  
**Gaumont-Palace.** — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.)  
**Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens).** — (Voir programme soirée.)  
**Omnia-Pathe (à côté des Variétés).** — (Voir programme soirée.)  
**Tivoli-Cinéma.** — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)  
**Folies-Dramatiques-Cinéma.** — (Voir programme soirée.)

##### La soirée

**Comédie-Française.** — A 8 h. 15, les Ranzau.  
**Opéra-Comique.** — A 7 h. 30, Manon.  
**Odéon.** — A 7 h. 30, Tricoche et Cacolet.  
**Théâtre Antoine.** — A 8 h. 45, l'Homme qui assassina.  
**Ambigu.** — A 8 h. 30, dim. et lundi (dim. et lundi, matinée à 2 h. 15), Ma tante d'Honfleur.  
**Apollo.** — A 8 h. 45, Madame Boniface.  
**Athénée.** — A 8 h. 30, Théodore et Cie.  
**Bouffes-Parisiens.** — A 8 h. 15, Polash et Perlmutter.  
**Capucines (161, 158-60).** — A 8 h. 30, Ça pousse! revue ; Mon amie fait du théâtre ; Cinq minutes, s.p.p. !  
**Châtelet.** — Dim. et lundi (mat. et soir.), mardi et jeudi (mat.), à 7 h. 30, les Exploits d'une petite Française.  
**Gaîté-Lyrique.** — A 8 h. 30, le Contrôleur des wagons-lits.  
**Grand-Guignol.** — A 8 h. 45, Alavisme, Pêche de jeunesse, le Document 528 Y, etc.  
**Gymnase.** — A 8 h. 50, la Rubicon.  
**Porte-Saint-Martin.** — A 7 h. 45 dim. et lundi (dim. et lundi, mat. à 2 heures), la Femme nue.  
**Théâtre Réjane.** — A 8 heures dim. et lundi, Zaza. Dimanche et lundi, en matinée, Madame Sans-Gêne.  
**Palais-Royal.** — A 8 h. 30, le Petit Café.  
**Renaissance.** — A 8 h. 30, Une Nuit de noces.  
**Théâtre Sarah-Bernhardt.** — A 8 heures, l'Aiglon.  
**Tréport-Lyrique.** — A 8 h. 45, Rip.  
**Variétés.** — A 8 h. 30, le Dindon.  
**Vaudeville.** — A 8 h. 30, Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson.

##### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

**Olympia (Central 44-68).** — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, attractions sensationnelles, L'Œuf de Pâques de 1916 (six tableaux).  
**Gaumont-Palace.** — A 2 h. 20 et à 8 h. 20, l'Angélus de la victoire ; Sur le front d'Orient, Sur le front italien. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.  
**Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens).** — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.  
**Omnia-Pathe.** — La Jolie Fille des bois ; les Mystères de la Malte verte ; à partir 1914 (Max Linder). Actualités militaires.  
**Folies-Dramatiques-Cinéma.** — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.  
**Tivoli-Cinéma.** — L'Angélus de la victoire ; Costumes et danses espagnoles ; la Malte verte (suite des Mystères).

## Faits divers

### PARIS

#### Drame du vitriol

Hier matin, à 7 heures, un drame s'est déroulé dans l'escalier de l'immeuble situé 167, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Une ménagère, Amélie Boyer, âgée de trente-sept ans, demeurant à cette adresse, a jeté le contenu d'une bouteille de vitriol au visage de l'employé de chemin de fer Martin Willmann, âgé de trente-deux ans.

La victime a été transportée, dans un état très alarmant, à l'hôpital Lariboisière.

Amélie Boyer, arrêtée aussitôt, est gardée à la disposition de M. Tanguy, commissaire de police du quartier.

#### Dans les fortifs

La nuit dernière, vers 3 heures, boulevard Ney, à proximité de la porte d'Aubervilliers, une journalière nommée Marie Austève, âgée de trente ans, demeurant 167, rue de la Chapelle, dont le mari est mobilisé au 4<sup>e</sup> régiment de zouaves, en Algérie, s'est jetée dans le fossé des fortifications.

La malheureuse a été admise à l'hôpital Claude-Bernard.

#### Tombée d'un train

A 6 heures, hier matin, on a trouvé, sur la voie du chemin de fer, sous le tunnel de l'avenue de Saint-Germain, à Puteaux, le nommé Louis Dufres, vingt ans, employé de commerce, demeurant à Levallois-Perret. Il portait deux profondes blessures à la tête et a été transporté d'urgence à l'hôpital Laennec.

On suppose qu'il est tombé de l'impériale d'un train allant de Versailles à Saint-Lazare.

## BLOC-NOTES

### CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Pannetier de La Horrie, capitaine au 2<sup>e</sup> dragons, est nommé attaché militaire aux légations de la République française en Argentine, au Brésil et en Uruguay.

### INFORMATIONS

— Lord Hardinge, vice-roi des Indes, est arrivé hier à Marseille, venant de Bombay, sur le paquebot Arabia.

— M. et Mme Armand Fallières sont rentrés à Paris, retour de Biarritz, où ils ont passé six mois. (New-York Herald.)

— M. Edmond Rostand est attendu à Madrid au commencement de mai, ainsi que MM. Henri Bergson, Edmond Perrier et Imbart de La Tône, pour y donner des conférences.

### NAISSANCES

— Mme Jacques Labrousse, femme du capitaine au 4<sup>e</sup> d'artillerie, a mis au monde une fille qui a reçu le prénom de Jacqueline.

— Mme Jean Desoutter, dont le mari est sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> d'artillerie, est mère d'une fille : Yvonne.

### DEUILS

Nous apprenons la mort :

De Mme Osterlind, femme du peintre suédois, chevalier de la Légion d'honneur, belle-mère de notre confrère des Débats, M. Edmond Sarrasin ;

De sous-lieutenant Henri Bouvier, du 2<sup>e</sup> d'artillerie, élève de l'Ecole Polytechnique, mort pour la France le 7 avril 1916, fils du colonel et de Mme Paul Bouvier ;

De l'abbé Landry-Léopold Planche-Gillon, décédé à Bar-le-Duc à soixante-quatre ans victime des violences de l'ennemi subies à Nubécourt, en septembre 1914, frère de M. Paulin Planche-Gillon, président honoraire du tribunal civil de Verdun.

Un marquis de Roquemaurel, décédé au château de La Rivière (Dordogne) ;

De baron Maurice de La Pannellière, ancien zouave pontifical, ancien lieutenant des mobiles, médaillé de 1870, décédé au château des Etangs-en-Bonhomme (Ille-et-Vilaine), à soixante-deux ans ;

De M. Jacques-Charles Rougrand, sous-lieutenant d'infanterie, décoré de la croix de guerre, ingénieur-chimiste, secrétaire de la rédaction de la Revue Scientifique, mort pour la France ;

De Mme de Roussignol, née de L'Estourhellon, décédée à soixante-sept ans, à Guérande ;

De Mme Pagnelle de Follenay, décédée à Limay (Seine-et-Oise), âgée de quatre-vingt-sept ans ;

De Mme Gerbé de Thoré, décédée à Mantec à quatre-vingt-neuf ans ;

De l'abbé Antoine Crozier, chanoine honoraire de Bellay, âgé de soixante-six ans ;

De capitaine de cavalerie Maurice Cromback, de l'état-major d'une division d'infanterie, mort pour la France, cité à l'ordre du jour ;

De notre confrère, le sergent François Miron, rédacteur au Petit Journal, mort pour la France.

## LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

### SAMEDI 15 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Bombardement à l'ouest de la Meuse. Contacts de patrouilles dans les Vosges.

**FRONT ANGLAIS.** — En Egypte, nos alliés occupent le camp de Djil-el-Djifar et s'emparant de l'oasis d'El-Kata.

**FRONT ITALIEN.** — Nos alliés envahissent la position de Santo-Oswaldo, dans le val Sugana.

**FRONT RUSSO OCCIDENTAL.** — Nos alliés occupent deux collines près du village de Gubunovka. — CAUCASE : Une division turque est défaite.

### DIMANCHE 16 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Au sud de Douaumont, nous occupons quelques éléments de tranchées.

**FRONT BRITANNIQUE.** — En Mésopotamie, sur la ligne de l'Euphrate, nos alliés occupent les positions avancées de l'ennemi et font un grand nombre de prisonniers.

**FRONT ITALIEN.** — L'ennemi évacue une position sur le mont Carbonille. Hardie attaque de l'infanterie italienne sur le Carso et gain de positions avancées.

**FRONT RUSSO (CAUCASE).** — Les Russes délogent les Turcs d'une position fortement organisée.

### LUNDI 17 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Sur la rive droite de la Meuse, l'ennemi réussit à prendre pied dans un petit saillant au sud du bois du Châtaignier.

**FRONT RUSSO OCCIDENTAL.** — En Galicie, les tentatives de l'ennemi sont repoussées. — CAUCASE : Dans la région du littoral, nos alliés atteignent le village de Arsenekessli, à l'est de Trébizonde.

### MARDI 18 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — A l'ouest de la Meuse, bombardement intermittent.

**FRONT ITALIEN.** — Sur les pentes escarpées du Mont-Sperou, la progression de nos alliés continue.

**FRONT RUSSO (CAUCASE).** — Les Turcs sont délogés d'une série de positions puissantes à l'ouest d'Erzeroum. Trébizonde est prise avec l'appui de la flotte de la mer Noire.

### MERCREDI 19 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Bombardement violent à l'est de la Meuse. Aux Eparges, toutes les attaques sont repoussées.

**FRONT ITALIEN.** — Dans la zone d'Adamello, les Italiens occupent le défilé de Monte-Fumo. Au col di Lana (haut Cordevole), ils font sauter la crête extrême occidentale de la partie du mont, encore en possession de l'adversaire.

**FRONT RUSSO.** — CAUCASE : Les Russes s'emparent d'une chaîne de montagnes dans la région d'Askaniine, à l'ouest d'Erzeroum. Ils anéantissent quelques éléments ennemis.

### JEUDI 20 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Bombardement continu sur la rive gauche de la Meuse. Sur la rive droite, nous enlevons des éléments de tranchée et une redoute fortifiée. Dans la région du Mont-Homme, nous chassons l'ennemi de quelques éléments de tranchée.

**FRONT BRITANNIQUE.** — Les Allemands prennent deux cratères à Saint-Elol et une tranchée sur la route d'Ypres à Langemark.

**FRONT RUSSO.** — Au sud de Billa, les Turcs sont délogés de leurs positions et les Russes progressent dans la direction de Sigart.

### VENDREDI 21 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Notre attaque progresse dans la région du Mont-Homme. Nous enlevons une tranchée à la Basse-mont du bois des Caurettes. Nous progressons à l'ouest de Louaumont, dans le secteur sud du bois d'Haudromont.

**FRONT ITALIEN.** — Petites rencontres d'infanterie dans la région d'Asolo. Nos alliés repoussent l'ennemi dans la zone du Monte-Nero.

Ayuntamiento de Madrid

## LES SPORTS

### FOOTBALL

La « Journée du Poilu ». — Aujourd'hui au C.A.S. Générale, football association, demi-finales du Tournoi d'association, avec la participation de l'Entente Britannique, à 2 heures, sur le terrain du C.A.S. Générale.

Un certain nombre de matches intéressants seront joués en province, à l'occasion des fêtes de Pâques, au bénéfice de la « Journée du Poilu Sportif ». Voici les principaux :

A Amiens : aujourd'hui dimanche, Union Athlétique du XX<sup>e</sup> (Paris) contre Royal Highlanders. Rendez-vous pour l'U.A.XX<sup>e</sup> à 7 heures du matin gare du Nord.

Au Havre : aujourd'hui dimanche, Club Français (Paris) contre Havre Athletic Club (A), et Sporting Club Interdantaire (Paris) contre Havre Athletic Club (B), terrain de Sanvic. Les gagnants de ces deux matches joueront en finale demain lundi.

A Rouen : aujourd'hui dimanche, match entre deux équipes anglaises, et demain lundi, Football Club de Rouen contre Club Sportif Parisien, au terrain des Bruyères.

#### Les résultats d'hier

Hier se sont déroulés les matches éliminatoires du grand tournoi de Pâques, qui ont qualifié :

1<sup>o</sup> L'Entente Belge, qui bat la F.G.S.P.F. par 17 buts à zéro ;

2<sup>o</sup> La L.F.A., vainqueur de l'Entente Suisse par 2 buts à 1 ;

3<sup>o</sup> L'U.S.F.S.A., qui triomphe de la F.C.A.F. par 6 buts à 2.

Ces trois vainqueurs, auxquels viendra aujourd'hui s'ajouter l'Entente Britannique, exemptée du premier tour, vont se disputer tantôt sur le magnifique ground du C.A.S.G., à Auteuil (Gare, Métro, tramway), les demi-finales de cette belle compétition. Nous verrons donc en présence : à 14 heures, Entente Belge contre L.F.A. ; à 16 heures, Entente Britannique contre U.S.F.S.A.

Point n'est besoin d'insister sur le gros intérêt que présenteront ces rencontres, chaque fédération étant bien décidée à se qualifier pour la grande finale. N'oublions pas que tous les bénéfices de ce tournoi, unique dans les annales sportives, sont destinés à l'achat de ballons et gants de boxe pour les poilus.

### MARCHE

Deuxième sortie d'entraînement des Audax (45 kil.). — Nos futurs Audax effectueront ce matin un agréable parcours de 45 kil., traversant la forêt de Marly. Départ à 8 heures, porte d'Auteuil.

## Le tourisme en France

### UN APPEL A NOS HOTELIERS

Le Daily Mail a publié hier un long et intéressant article — premier d'une série — consacré au tourisme en France et à toutes les industries qu'il fait vivre.

Notre confrère considère, en effet, le tourisme comme susceptible de faire prospérer une infinité de commerçants. Il n'a, certes, pas tort, et d'autant moins qu'il annonce une vigoureuse campagne en faveur de nos belles régions pittoresques, en faveur aussi de nos stations thermales « dont les vertus curatives ont été, maintes fois, reconnues comme infiniment supérieures à celles des stations austro-allemandes ».

« Cent mille voyageurs », dit notre confrère, « se sont déjà inscrits aux guichets d'une agence de voyages pour les déplacements de l'été prochain. N'est-ce pas le devoir de chaque hôtelier de se préparer, dès maintenant, à attirer, à retenir ces notes ? »

Le Daily Mail est fort sagement inspiré. A la vérité, nos grandes stations d'été, nos principaux centres touristiques sont, déjà, et depuis longtemps « organisés pour l'exploitation commerciale » des voyageurs. Mais, en bien d'autres endroits — dans les régions du Limousin, de la Tarentaise, de la vallée de Beaufort et du Jura — ne reste-t-il pas beaucoup à faire ?

Nous nous associons volontiers à la campagne du Daily Mail et souhaitons que nos hôteliers entendent et comprennent l'appel de notre confrère, à l'heure où celui-ci conseille, si bien et si justement, à ses compatriotes de visiter la douce France.

SI VOUS ETES ASTHMATIQUES, EMPLOYEZ  
LA POUDRE LOUIS LEGRAS : 2 Fcs PHARMACIES.

## TATTERSALL FRANÇAIS

40, rue Pergolèse, Paris.

Le JEUDI 27 AVRIL, à 1 heure précise  
**VENTE de 150 CHEVAUX**

provenant de l'armée anglaise.  
Trois catégories de chevaux : 1<sup>re</sup> Chevaux de trait léger, seront présentées 2<sup>o</sup> Chevaux de gros trait, aux acheteurs 3<sup>o</sup> Chevaux de selle.



NOUS AVONS AMATEURS  
pour plusieurs

**HOTELS PARTICULIERS**

(Intermédiaires s'abstenir.)

MALLEVILLE, 51, boulevard Malesherbes, PARIS.

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volu-mard.







## Quelques instantanés du défilé des Russes à Marseille



C'est un peu après onze heures, avant-hier matin, que la tête de colonne des Russes déboucha sur la place de la Préfecture, à Marseille. Les états-majors anglais, serbe, russe et français y étaient réunis. On remarquait la présence du colonel Finles, commandant la base anglaise de Marseille; du colonel Michel Patchich, de l'armée serbe; du préfet des Bouches-du-Rhône, du maire de Marseille, autour du général Coquet, commandant la 15<sup>e</sup> région, et de son hôte et allié, le général Lochvitzky. (Phot. de notre envoyé spécial.)